

*"Pages actuelles"*

Nos 1.7-118

8845.99

T342FV

1914-1918



# La France

vue

# d'Amérique

PAR

L'Abbé THELLIER DE PONCHEVILLE

*Aumônier militaire*

LE SANG DE FRANCE AU CANADA  
L'AMITIÉ AMÉRICAINE



Majoration

20 %.

BLOUD ET GAY, EDITEURS

PARIS - BARCELONE

*NIHIL OBSTAT :*

LABAUCHE.

*IMPRIMATUR :*

H. GABRIGUET.

Paris, le 19 décembre 1917.

**La France**  
**vue d'Amérique**

Abbé THELLIER DE PONCHEVILLE

AUMONIER MILITAIRE

✠ 845,99  
T341 f. v. 2

# La France vue d'Amérique



BIBLIOTHÈQUE  
SANT-SULPICE

PARIS

BLOUD ET GAY, ÉDITEURS

3, RUE GARANCIÈRE, 3

1918

BARCELONE, BRUCH, 35

## TABLE DES MATIÈRES

---

Un carême de guerre à Montréal. . . . .	7
Le sang de France au Canada. . . . .	51
L'amitié américaine. . . . .	67

~~UNION LIBÉRALE~~  
UNION LIBÉRALE

327.714 044  
T379 f  
19/8

Nous ne savons pas assez quelle place notre patrie tient dans le monde. Il faut s'éloigner de ses rives pour la regarder, de loin, et apprendre de ses amis du dehors à la mieux juger. En attendant le recul de l'histoire, qui fera éclater le service rendu et la gloire conquise par la vaillance de nos armées, ce recul de l'espace permet déjà de mesurer les hauteurs où est montée la France. Aux yeux des peuples qui ont associé leur cause à la sienne, elle apparaît dans une pleine clarté d'ascension, au moment même où, chez elle, des cœurs défaillants commençaient à douter de sa victoire.

Nulle part cette apothéose n'est saluée avec plus d'enthousiasme qu'en terre d'Amérique.

De Montréal à Washington, j'ai vu, durant tout l'hiver de 1917, des foules magnifiques groupées autour du drapeau tricolore pour l'acclamer indéfiniment, en des scènes d'enthousiasme telles que nous ne les connaissons que dans l'ivresse du retour triomphal : un public frémissant, trépidant, chantant la *Marseillaise* à plusieurs milliers de voix, toutes les mains se tendant pour serrer les mains françaises, et un cri unanime, toujours le même, à la gloire de notre vieille nation : « Ah ! la France ! Grande dans son passé, dans son présent, dans son avenir : elle sera toujours la grande France ! »

Témoin privilégié de ces spectacles, j'ai recueilli leurs hommages d'amour pour les jeter comme un bouquet de fleurs sur les durs sentiers de la guerre où passent, les pieds meurtris, les vrais ouvriers de cette nouvelle grandeur française.

Ces impressions de voyage et ces pronostics d'avenir offrent amicalement leur réconfort aux soldats dont l'héroïsme a valu à notre pays ce prodigieux renom jusqu'au delà des mers.

---

BIBLIOTHÈQUE  
107 113-11442

# Un Carême de guerre à Montréal

---

*Un pays peut changer de nom et d'allégeance  
Mais de mère jamais... si sa mère est la France.*

(Poème canadien.)

La première frégate au pavillon tricolore qui vint mouiller dans le Saint-Laurent, cent ans après la cession du Canada à l'Angleterre, portait un gracieux nom dont nos compatriotes, longtemps délaissés, eussent pu nous reprocher le symbolisme fâcheux : *La Capricieuse*.

Capricieuse, notre amitié le fut à l'égard de cette Nouvelle France, digne d'un meilleur culte. Entre toutes nos colonies, celle-ci aurait dû être notre préférée, en souvenir de l'idéal religieux qui avait inspiré sa création et au nom des grandes œuvres françaises qu'elle était appelée à entreprendre sur le continent américain. L'histoire de sa fondation est belle comme une épopée, sainte comme une croisade, touchante comme un roman d'amour... Champlain et Maisonneuve lui avaient donné toute leur tendresse.

Les fils n'ont pas hérité de ces sentiments de leurs pères. Abandonné à son nouveau maître, le Canada

perdit sa place dans nos pensées. Pendant un siècle, le sang de France qui continuait de vivre là-bas fut presque ignoré chez nous. Lui, loyal à sa devise « Je me souviens », il demeurait toujours nôtre. Et son héroïque fidélité finit par triompher de notre coupable oubli. Depuis un demi-siècle, les frères séparés, se retrouvant un peu plus chaque jour, s'étonnent, avec joie, de se découvrir une âme pareille, en laquelle la patrie commune du passé est restée visible et, de part et d'autre, aussi chère, malgré la longue cassure.

La guerre devait faire surgir avec force, du fond des cœurs canadiens, ces sentiments d'amitié française. Détaché pour quelques mois de sa tranchée, un aumônier militaire eut, dans l'hiver de 1917, la grande douceur de recueillir cette vibration émouvante de toute une race qui se sent plus que jamais unie à nous dans nos souffrances et fière de nous dans nos grandeurs. Faire partager « au vieux pays » ce réconfort qu'en éprouva son patriotisme, c'est le meilleur remerciement qu'il puisse adresser aux amis de la France qui l'accueillirent avec tant de cordialité là-bas.

---

## I

Malgré les menaces allemandes, la traversée de Bordeaux à New-York s'effectue régulièrement chaque semaine, sans qu'aucun navire de la Société Générale Transatlantique ait été touché sur cette ligne.

Les précautions sont bien prises, l'heure du départ tenue secrète. Dans la zone périlleuse, les postes de vigie sont doublés, un canonier marin se tient en permanence près de sa pièce, les chaloupes se balancent à bout de cordes, toutes prêtes à descendre à la mer. Les passagers s'entraînent, en grande tenue de sauvetage, à de divertissants exercices d'abandon du navire. Échelles et projecteurs électriques sont accrochés aux bastingages, pour faciliter le débarquement qui doit pouvoir s'opérer en pleine nuit. Aucune lumière n'est tolérée sur le pont, pas même celle d'une cigarette. La clarté des hublots est aveuglée avec soin. Et dans l'ombre silencieuse, sur les flots perfides, le vaisseau fantôme s'enfuit, avec toute la précipitation que peut lui communiquer son hélice dont le cœur bat, semble-t-il, un peu plus fort qu'aux heures de paix.

Il y a des femmes à notre bord, des enfants, un bébé de trois mois : cible tentatrice pour les torpilles boches qui assassinèrent le *Lusitania*. Personne ne paratt ému. Au salon des premières, le

piano chante comme de coutume. Tout le répertoire franco-américain passe et repasse sur son infatigable clavier. Au retour, le dernier soir, s'organisera un brillant concert monté par les soins du *manager* de l'opéra de New-York, avec le concours d'artistes des théâtres parisiens. L'aumônier présentera ces dames — nouveau chapitre de l'union sacrée — et les quêteuses recueilleront 1.600 francs pour le Secours National. Toute la nuit, nous voguerons délicieusement sur ces flots d'harmonie, à l'endroit même où le bateau qui nous précédait fit, la semaine précédente, la rencontre d'un sous-marin (et ce fut, ce jour-là, tant pis pour le sous-marin qu'un coup de canon renvoya à jamais dans les eaux profondes de l'Océan). Par prudence, notre fête achevée, quelques-uns de nos braves s'en iront dormir tout habillés sur les chaises longues du pont, une ceinture de liège servant d'oreiller à leur tête lourde de cauchemars...

A l'aurore, une mine se laisse bêtement surprendre dans l'onde où elle somnolait en nous attendant, à cent mètres de notre route, juste assez près pour nous permettre de croire que nous avons flôlé la mort et l'héroïsme. *Deo gratias !*

Et ce sont là toutes nos émotions...

\*  
\* \*

La traversée de New-York est plus redoutable à un étranger qui possède mal l'art de se faire comprendre en anglais. Mais, à lui seul, le mot *War* (guerre) suffit à lever toutes les difficultés. Ce passe-partout allait, dès la visite de la douane, m'ouvrir

les cœurs, me dispensant ainsi d'ouvrir mes malles. Ayant constaté son merveilleux pouvoir, je risquai d'en accroître le prestige en l'appuyant d'une autre parole guerrière dont la sonorité a plus de vertu encore : Verdun ! Du coup, l'âme de mon inspecteur monta de la complaisance à l'admiration, et tous mes colis se trouvèrent, par enchantement, marqués du trait de craie libérateur. Un vétéran de 1870, échoué comme porte-faix sur les quais de la grande ville américaine, prit mon bagage et ma personne sous sa protection, ainsi qu'un aîné ferait de son cadet. Me montrant à sa boutonnière le ruban vert rayé de deuil : « Vous nous l'enlèverez bientôt, ce bout de fil de noir ? » Ce vieux soldat ne voulut qu'une poignée de main pour tout salaire.

Je suis à peine descendu, le soir, chez des amis, à Woonsocket, près de Boston, que la presse s'empare de ce sensationnel événement. Des pancartes flamboient à la vitrine des journaux : « Arrivée d'un Français de Paris » — ce premier titre ne déplait jamais à un provincial. Mais l'affiche ajoute : « et d'un aumônier de Verdun. » Que la Capitale en prenne son parti : l'éclat de ses cinq lettres est dépassé sur les trottoirs du monde entier par l'éblouissement du grand nom de la grande guerre.

Les interviewers sont déjà sur ma piste. Vainement essaie-t-on de leur consigner ma porte ; l'un d'eux réussit à s'introduire jusqu'en cette intimité, jalousement gardée, en s'emparant du fil du téléphone : « Allo... C'est bien vous. Ah ! que dit-on de la durée de la guerre en France... ? »

Les États-Unis viennent de rompre avec l'Allemagne. Les premières mesures de sécurité sont

prises, en prévision d'événements plus graves que l'on sent venir. Deux soldats gardent un pont. Figures et scènes si rares ici que la foule va les contempler avec une sorte de joie curieuse, comme un amusement tout pacifique.

Cette population est en majorité canadienne. A quatre heures de New-York, on parle français partout, dans les usines, dans les magasins, dans les églises. L'ancien gouverneur de cette province, M. Pothier, est Français de langue, d'esprit, de cœur. Les bibliothèques des presbytères sont pleines de nos livres. Chaque semaine les ouvriers des filatures se cotisent pour envoyer un secours à nos blessés : depuis trois ans leur offrande ne s'est pas affaiblie. Je rends visite à deux Françaises d'origine dans une communauté religieuse où toutes sont françaises par les sympathies. On m'y demande la permission de prendre mon manteau auquel est accroché un bout de ruban militaire, et, le faisant passer de mains en mains, nos exilées et leurs sœurs mettent, sur ces couleurs de France, le baiser de leur fidélité au lointain pays qu'elles aiment toujours. Il me faudra revenir dans quelques semaines pour donner des prédications et une conférence à « l'Opéra ». Toutes les enceintes seront trop petites pour contenter la foule, mon portefeuille trop mince pour ramasser les billets qu'on tient à me remettre en offrande pour nos régions et nos églises dévastées : 2.000 dollars !

\*  
\*  
\*

La réception du Canada sera encore plus chaude, malgré la rigueur d'un hiver exceptionnellement

glacial. Des deux côtés de la voie ferrée, les champs sont recouverts d'une haute neige, qui est toute gelée et comme vernissée par le froid. La longue plaine blanche miroite sous un ciel presque toujours bleu, dans l'air vif, avec des clartés virginales.

Dans les rues de Montréal, les traîneaux glissent légèrement sur l'épaisseur des flocons durcis. Hommes, femmes, enfants, disparaissent sous les couvertures à longs poils, les peaux de bêtes et les énormes toques de fourrure. Les tas de neige amoncelés au bord des trottoirs figurent assez bien les tertres de la tranchée pour que je ne me sente pas en pays inconnu. La nuit, au clair de lune, cette masse blanche, répandue jusqu'au cœur d'une riche cité de 600.000 âmes, offre aux yeux la jouissance d'un contraste ignoré en Europe : une nature sauvage, inclémente, dont rien n'a pu adoucir la rudesse primitive, jusque dans l'opulence d'une civilisation gorgée de confort.

Le prédicateur de carême est l'hôte de Notre-Dame, la vieille paroisse sulpicienne, française entre toutes, fondée par les premiers missionnaires de Ville-Marie, et qui demeure encore la maison natale de tous les catholiques de Montréal.

On dit d'elle « la paroisse » tout court. Le Supérieur de la communauté est un Français dont la longue carrière de dévouement a magnifiquement servi le pays où il est né et celui où il se prépare à mourir. Ses confrères et lui viennent d'apporter au Fonds patriotique canadien, établi pour les œuvres de guerre, leur nouvelle souscription de 50.000 dollars.

Douze mille personnes fréquentent, chaque

dimanche, puis aux retraites pascales d'hommes et de femmes, la vaste église où se prêche la station quadragésimale. Plus de la moitié de cette foule trouvera place dans les bancs : le reste se tiendra debout tout le long des allées, malgré la longueur inquiétante d'une grand'messe qui se double d'un grand sermon. Il est recommandé de ne pas parler moins de soixante minutes : cinq quarts d'heure, m'affirme-t-on, ne sont pas abusifs. Ce peuple est bien nôtre : amoureux de la parole, jusqu'à stationner, dans les réunions politiques surtout, quatre et cinq heures, en plein air, autour d'une tribune.

Il s'entasse donc dans la vaste nef, dans les deux étages de galeries qui s'étalent largement autour de l'édifice, sous le porche où l'on devine, tout au fond, la poussée des derniers arrivants qui veulent encore entrer. Car il en arrive toujours : hommes d'affaires et hommes de profession, médecins, juges, ministres, les citoyens les plus en vue de la grande cité, et, coude à coude, les gens du peuple, employés, ouvrières, ménagères, impatients de voir et d'entendre le prédicateur d'outremer dont la venue constitue chaque année le gros événement de la saison. Les journaux, qui disposent à certains jours de 36 pages, ont publié sa photographie, sa biographie, son opinion sur les faits d'actualité. Ils reproduisent presque intégralement ses conférences.

« L'homme de France va monter en chaire, ainsi débute un de ces comptes rendus. Tous les yeux se tendent. On se rappelle qu'il arrive de la guerre, que les obus ont éclaté autour de lui, qu'il s'est penché sur l'âme du soldat français... On le dévore

des yeux. Il est arrivé là-haut, et déjà il parle... La voix du Christ et de la France a passé sur nous. »

Le premier dimanche, l'archevêque, Mgr Bruchési, préside au chœur, où flottent les deux drapeaux d'un régiment canadien français. Sa parole délicate et autorisée souhaite une affectueuse bienvenue à l'orateur : « Je tromperais l'attente de cet immense auditoire, si je ne vous disais la joie qu'éprouve notre population entière de vous posséder quelques semaines au milieu d'elle... »

La joie, mais elle n'est nulle part aussi vive qu'en l'âme de celui qui parle à cette assemblée unique au monde. A voir le recueillement de cette foule, sa magnifique endurance, son patriotisme, sa foi, on est tenté de s'interrompre pour lui crier : bravo !

L'un des spectateurs de ces grandes manifestations religieuses pouvait en achever le récit dans un journal local par cette affirmation : « Il m'a été donné d'assister à la messe à Paris, à Vienne, à Amsterdam, à Bruxelles, à Rome ; jamais je n'ai vu le Christianisme aussi vivant, aussi vécu, qu'à une grand-messe de carême à Notre-Dame de Montréal » (1).

\*  
\* \*

Mais il sied de sortir des édifices religieux pour parler librement de la guerre. Je donnerai donc chaque semaine une conférence plus profane dans la jolie salle de la bibliothèque de Saint-Sulpice. Un public élégant est accoutumé de s'y rendre.

(1) Les six principales conférences de ce carême ont paru sous le titre « *Dans l'épreuve* », Librairie Bloud. 2 fr. 50.

Peu de jours après mon arrivée, j'avais le plaisir d'y assister à une causerie de M. Montpetit, professeur à l'Université Laval, sur *La France vivante*, d'Hanotaux. J'entendis quelque chose de bien plus beau que le commentaire d'un livre : l'exposé d'une œuvre, l'œuvre admirable de cette race française qui s'obstine à vivre toujours loin de la terre où elle avait ses premières racines.

Le sénateur Dandurand, du Comité *France-Amérique*, qui présidait cette soirée, devait recommander l'effort charitable de « L'aide à la France » en faveur de nos détresses. Pour appuyer son appel, il donna lecture d'un manifeste adressé, sur ce sujet, par un curé de Montréal à ses paroissiens. Pourrait-on mieux dire à Paris ?

« France aimée du Christ, ô ma mère, n'est-ce pas une insulte à ta gloire immortelle que d'écrire un pareil titre : Aide à la France ?

« Depuis quand, France de Clovis, de Charlemagne et de Napoléon, tends-tu la main aux nations étrangères ?

« Les États-Unis à leur naissance, la Grèce martyre, la Syrie persécutée, saluèrent tes régiments, et ton drapeau claqua joyeusement au souffle de la Victoire sur tous les continents.

« Aide à la France !... Mais tu as vaincu tant de fois sans troupes étrangères. Les guerres de religion, les discordes intestines, la Révolution, la succession des dynasties, n'ont pu ni tuer ton génie, ni noyer ta Foi dans le sang, ni tarir les sources de ta fécondité surnaturelle en bonnes œuvres...

« Ce n'est pas tendre la main que de dire à ses enfants : « Aimez-moi », ce n'est pas tendre la main que de recevoir le tribut de la reconnaissance...

« Aide à la France ! Oui, reçois, ô ma Mère, cet appel d'un prêtre qui pendant trente-deux ans vécut près de toi. Tu reçus autrefois l'élan de ma jeunesse, la fleur de mon

sacerdoce, mon enthousiasme, rayon de ton ciel et flamme de ton cœur ; reçois aujourd'hui ce dernier cri d'amour qui vient de jaillir du mien. Au contact de tes douleurs ressenties, j'ai retrouvé toute ma jeunesse d'apostolat et toute ma force de dévouement en ces jours pleins d'épreuves, car je sais, ô ma France bien aimée, que l'on devient toujours plus fort, plus pur et plus riche, en t'aimant. »

Ce patriote est mort depuis : son patriotisme est resté vivant dans les poitrines montréalaises.

\* \* \*

La simple annonce de sujets militaires devait chaque fois faire salle comble : *Récits d'Aumônier*. — *L'âme du poilu*. — *La vie au cantonnement*. — *La vie en tranchées*. — *Les prêtres-soldats*. — *La bataille de Champagne*.

Cette série de conférences, en même temps qu'elle satisfaisait la curiosité des Canadiens, avides de tous les détails de la guerre, leur donnait l'occasion de manifester leur sympathie pour nos soldats, en les applaudissant. Ils ne s'en firent pas faute !

Le maréchal Joffre fut reçu avec délire à Washington. Les officiers français, envoyés à Boston pour l'instruction des étudiants de l'Université, ont été portés en triomphe dans les rues. Mais cela dura quelques heures, quelques jours. Les petits poilus dont j'ai quotidiennement évoqué l'image durant trois mois, en cent lieux divers, ont été les perpétuels héros d'une fête sonore, comme un tir de barrage d'admiration.

Une Anglaise de Toronto, qui les a soignés au

début de la campagne dans nos hôpitaux de Paris, m'avait écrit : « Je suis sûre que vous nous parlerez souvent d'eux. C'est si difficile, quand on les a vus, *de penser à rien d'autre qu'à eux.* »

J'ai laissé parler mes souvenirs. J'ai dit, simplement, ce qu'était notre poilu, ce poème épique, écrit en prose, barbouillé de boue, et qui donne, en grognant, la réplique aux héros d'Homère. Mon éloquence n'était faite que de la beauté de ces vies sublimes et douloureuses. C'est vers elles que montaient les applaudissements, les ovations, et ce qui était encore meilleur : le battement silencieux des cœurs. « Ah ! les héroïques soldats, la France seule en enfance de semblables ! » Une femme parlait ainsi, oublieuse de la partialité nécessaire des mères pour qui leurs propres fils sont les plus beaux. Son cri d'enthousiasme eut son écho chez ces deux jeunes Canadiens de 14 et 17 ans, qui spontanément, fiévreusement, déclaraient au sortir d'une de ces soirées françaises : « Maman, nous voulons le suivre là-bas, nous aussi. *We must do our bit* (Nous voulons faire notre part). »

On réclamait de longues conférences : toute une soirée, toute une nuit, si c'était possible. Le Directeur ecclésiastique de l'École Normale de Montréal, en me présentant à ses élèves, me rassurait contre la crainte de les retenir trop tard au pied de mon estrade :

« Vous allez nous transporter au milieu des héros de votre incomparable patrie et nous dire encore un chant de leur superbe épopée. Parlez, parlez longtemps de ce que la France accomplit en ce moment, pour le salut de la civilisation et la tranquillité du monde. Nous ne nous laissons pas d'entendre

dire du bien d'elle ; on en avait dit tant de mal ! Quelle magnanime revanche ! Nous qui sommes issus de son sang, combien nous nous sentons fiers de notre vaillante mère patrie ! Combien nous l'aimons davantage, aujourd'hui que nous la contemplons enveloppée de sa robe ensanglantée et marchant sur la plus dure des routes, vers la lumière et la liberté ! Quels mots de reconnaissance ou d'admiration lui sont jetés par tous les peuples de la terre ! Ses fils d'Amérique ont fait mieux encore ; ils ont versé pour elle le sang généreux qu'elle a mis dans leurs veines. N'est-ce pas une excellente preuve que nous avons conservé les traditions qu'elle nous a léguées ? »

\*  
\* \*

Quand l'affiche annonça « *Souvenirs de Verdun* », l'enthousiasme s'échauffa, au point qu'on se battit aux portes du libraire où se prenaient les billets d'entrée. En deux heures, tout fut enlevé. L'attrouplement, dans la rue, rendit impossible pendant cette matinée le passage des « petits chars ». Cette foule ardente et courroucée vint réclamer une seconde conférence. La location des nouvelles places provoqua les mêmes scènes d'émeute et les mêmes déceptions, car, à deux reprises, l'amphithéâtre du Monument national se remplit d'auditeurs jusqu'à en déborder, et des milliers d'oreilles eurent le regret de n'y pouvoir tenir. On insistait encore pour une troisième séance lorsque je suis parti.

A Montréal, comme dans l'univers entier, Verdun restera notre gloire incomparable, symbole de notre fermeté dans la résistance et gage éclatant du triomphe qui doit venir. Déjà, on avait tremblé, puis exulté, au Canada, lors de la Marne. « Dans

les rues de Québec, me racontait un ami, nous n'osions plus nous aborder, tant nos cœurs étaient serrés d'angoisses. Je me réveillais, à trois heures du matin, obsédé par cette vision de la marche allemande sur Paris, attendant fiévreusement le petit jour pour aller aux nouvelles. » Le 11 septembre, au cours d'un voyage aux États-Unis, un ancien ministre canadien achetait un journal dont il ne lut que la moitié de la manchette : « grande défaite. » Écrasé par ce nouveau coup porté à la France, il n'a pas le courage de déplier sa feuille et rentre à l'hôtel pour pleurer sur notre ruine. Ce n'est qu'un peu plus tard, que, se décidant à lire le détail, le titre entier lui apparaît : grande défaite allemande. Il en était ivre de joie.

Aux premiers jours de l'attaque sur Douaumont, on éprouva de nouveau une vive anxiété. Un Allemand avait jeté ce défi, en plein club, au fils de l'agent consulaire de Boston : « Je parie cent contre un que Verdun sera pris. — Je refuse, répliqua l'autre ; un gentleman ne tient pas un pari qu'il est sûr de gagner. » Nos amis ne partageaient pas tous cette assurance ; les communiqués germaniques triomphaient : « Virtuellement, disaient-ils, la citadelle meusienne est en notre pouvoir. » Mais quand on vit s'organiser la résistance, puis se déclencher l'offensive qui nous rendit nos deux forts perdus, les dernières hésitations furent emportées aussi complètement que les défenses boches. Et c'est aujourd'hui, partout, la certitude unanime, absolue, joyeuse, de notre victoire finale. Dans un cercle anglais, où l'on avait continué de faire, jusqu'alors, quelques réserves sur la valeur de nos troupes, les

mais se tendirent d'elles-mêmes vers un Français qui fréquentait ce milieu, et les regards d'estime affectueuse qui allaient à lui chaque fois qu'il entraient s'efforçaient de faire oublier les pronostics fâcheux ou les critiques dont il avait plusieurs fois souffert. Ce revirement d'opinion chez les uns, cet accroissement de confiance chez les autres, s'accroît toute l'année 1916. Quoi qu'il arrive maintenant, c'est sur les collines épiques des Hauts-de-Meuse que, devant le monde, nous sommes montés à notre apogée.

Pour entendre le récit de ce drame, des curés de campagne arrivent en traîneau, malgré les trois heures de retour à affronter par une nuit glaciale. D'autres franchissent 400 milles en chemin de fer. L'Archevêque de Montréal a pris place dans sa loge. Son Auxiliaire, Mgr Gauthier, qui préside, glorifie en termes puissants notre cause et ses défenseurs. Aux premiers rangs d'une assemblée d'élite, beaucoup de personnages officiels et le plus élevé de tous, le Lieutenant Gouverneur de la Province, M. Le Blanc.

A Ottawa, Anglais et Français, sénateurs, dames du monde, religieux en robe de bure associent leurs applaudissements. Le premier ministre d'hier, Sir Wilfrid Laurier, et le juge en chef de la Cour suprême, Sir Charles Fitz Patrick, assistent à la séance. L'Ambassadeur anglais à Washington, de passage dans la Capitale du Dominion, tient à s'excuser de ne pouvoir prendre part à cette fête. Elle est présidée par le Ministre des Postes, l'honorable M. Blondin, qui redit à ses compatriotes que « la France de Verdun ne gagne pas ses vic-

toires pour elle seule, mais aussi pour nous : car elle conquiert l'affection et le respect du monde entier pour tout ce qui porte le nom français, pour tous ses enfants dispersés à travers le globe ».

Québec, jaloux de son privilège d'être la plus ancienne ville française, et la plus fidèle, offre au panégyriste des héros de la Meuse le plus imposant auditoire qui puisse se contempler sur le vieux rocher de Champlain.

C'est un dimanche, le clergé n'a guère pu venir. Mais toutes les autres notabilités québécoises sont à l'Auditorium, où deux mille personnes ont réussi à se caser : le premier ministre de la Province, Sir Lomer Gouin, le Président du Conseil législatif, l'honorable M. Turgeon, les députés, le maire, les échevins, les juges, les professeurs de l'Université Laval, l'Institut canadien, la Société du Parler français, la Société de Bienfaisance française (qui retirera de cette seule réunion 700 dollars pour nos hôpitaux), etc. Sur l'estrade s'assoient, aux côtés de l'orateur, deux permissionnaires de nos armées, qui ont l'un et l'autre pris part au grand drame et souligneront de gestes approbatifs les passages essentiels de ma narration. Un journal local (*Le Soleil*) rapportait ainsi l'inoubliable impression de cette soirée :

« Verdun ! mot d'épopée, nom vertigineux qui a surgi tout à coup sur le monde comme un phare d'espoir. Verdun ! tombeau et monument de vaillance, d'héroïsme et de gloire. Verdun ! sommet d'espérance qui a projeté soudain sur l'univers écrasé de ténèbres une clarté radieuse. Verdun ! nom rédempteur qui sauve le monde...

« Jamais sujet ne fut plus émouvant. La parole du confé-

reneier chanta, en son honneur, une Marseillaise de gloire où l'on croyait entendre des bruits de guerre et voir jaillir des étincelles. Jamais, pourrions-nous dire, la France ne nous parla avec des accents aussi poignants.

« Et encore, était-ce la France de Verdun, la France éblouissante d'aujourd'hui. Ce qui ajoutait à notre émoi, c'était de voir, à côté de l'orateur, deux soldats français de la grande guerre, deux « poilus ». L'un, portait l'uniforme d'azur de l'infanterie ; il mordillait parfois sa grosse moustache blanche et essayait même une larme. L'autre, un jeune sous-lieutenant de zouaves, portait l'uniforme khaki. Il essayait de sourire. Et de voir ce fantassin bleu horizon représentant la valeur et la résistance française et ce zouave type d'audace, et ce prêtre apôtre, nous nous disions que ce triptyque représentait bien le visage de la France.

« Ainsi nous entendions la voix harmonieuse, émouvante et haute de la France admirable, et nous voyions en même temps son visage. Ceux qui étaient là n'oublieront point cette scène ni la douceur des larmes qu'ils ont versées. »

#### L'Action sociale ajoutait :

« Ces choses sont maintenant gravées dans notre âme, mieux qu'elles ne le seraient sur le marbre ou l'airain. »

\* \* \*

Les fêtes de l'amitié franco-canadienne, qui battirent leur plein tout le carême, n'eurent pas partout cette magnificence. Plus intimes, elles gardaient la même atmosphère vibrante, mais avec une nuance de cordialité qui les rendaient singulièrement savoureuses. Quelques scènes typiques méritent d'être citées.

Une séance quotidienne ne pouvait suffire à l'accomplissement de mon programme : à ce régime

paresseux, plus d'une année se serait passée sans que j'aie répondu au quart des invitations de la seule province de Québec.

Toutes les villes, les clubs, les œuvres, les collèges, veulent recevoir l'orateur de France : ravissant et terrible engrenage de sollicitations dans le conflit desquelles il a autant de peine à se débattre que de joie à s'exécuter. Encore avait-il été décidé qu'on élaguait, de parti pris, les demandes venues d'au-delà, de l'Ouest où des enclaves françaises espéraient ma visite, et de la touchante Acadie qui aurait séché ses larmes pour sourire à la France. Mon carnet de rendez-vous oratoires dut donc se charger de plusieurs séances par jour, ou même par nuit.

Je descends de tribune, un soir, à 10 heures 1/2, après avoir harangué copieusement un public populaire. Sans transition, une auto m'emmène vers l'un des clubs les plus distingués de Montréal, pour y recommencer de discourir sur ce sujet dont je reste moi-même tout rêveur : « L'homme du monde en tranchées. » — Deux cents messieurs m'attendent dans de luxueux salons qui étincellent de lustres, de marbres, de dorures.

La tenue de soirée est de rigueur : habit noir, cravate blanche, le visage rasé de frais. Ces distingués personnages ont l'air décidé à ne pas se laisser arrêter par la fatigue de mes précédents bavardages. Et me voilà reparti, avec eux, en tranchées jusqu'à minuit. Je crois bien avoir cédé à la tentation de barbouiller de quelques souvenirs de guerre horribles ces plastrons d'un vernis trop immaculé. On fut d'ailleurs, comme toujours, char-

mant de courtoisie pour l'invité, et de générosité pour ses poilus.

Dans l'après-midi, ma besogne coutumière avait comporté déjà une ou deux visites aux principales maisons d'éducation. Il ne s'agissait, en vérité, que d'un petit mot, le terrible petit mot qui n'a pas le droit de durer moins de vingt-cinq minutes ! Partout le cérémonial est aussi somptueux : l'affection de ces cœurs veut que la France soit noblement reçue, même si elle n'a guère le loisir d'accepter tant de politesses.

Le drapeau tricolore flotte au mât du perron. Sur le seuil, une délégation de la communauté me présente ses hommages. Salutations réciproques. Premiers compliments, premiers remerciements. Passons vite. Dans le parloir s'alignent toutes les religieuses : j'ai la joie, et la tristesse, d'en retrouver qui sont de France. Encore quelques paroles de bienvenue, puis de réponse. Ce ne sont là que les bagatelles de la porte. Pressons encore le pas. Les jeunes filles du pensionnat, en gracieuse toilette, sont symétriquement groupées dans une salle de fête où se dérouleront des cérémonies charmantes, assez prolongées pour me contraindre, par courtoisie, d'allonger moi-même mon « tout petit mot ». Harpistes, pianistes, violonistes, s'en donnent à cœur joie. Des chants s'élèvent, exaltant nos soldats, pleurant nos morts. Un bruissement douloureux a couru parmi les gerbes d'or de la plaine canadienne. Surprise, la moissonneuse les interroge :

« Ah ! bien grande est notre souffrance,  
Me disent les blés canadiens ;  
Nous pleurons pour les blés de France  
Qu'écrasent les canons prussiens ! »

Viennent, en ordre compact, après les chants, des récitatifs divers, une poésie patriotique, une adresse à l'Aumônier, quelquefois une saynète de circonstance, tout cela pour amener le fameux discours qui devait, primitivement, se réduire à trois fois rien.

Nous sommes chez les Franciscaines de Marie à Québec. Sur la scène, babillent les provinces françaises, ornées des costumes et chargées des produits de leur terroir. La Normandie vante ses pommes ; — la Champagne, son Moët et Chandon. La Provence fait valoir ses cigales et ses olives, et l'Auvergne, en sabots, affirme la supériorité de ses fromages avec de savoureux : Fouchtra !...

Comme il est de règle entre Françaises, on se dispute gentiment, mais malicieusement tout de même. Du Nord au Midi, des ripostes vives s'échangent. Entre, enfin, la ville de Paris, majestueusement parée, qui rétablit la paix parmi ses provinces en les groupant toutes autour d'elles.

Mais voici l'Alsace et la Lorraine. Elles arrivent un peu tristes, avec leurs larges rubans de deuil, qui dissimulent une petite cocarde tricolore. On les accueille en amies, ne sachant si elles sont encore des sœurs. Une mélancolie flotte sur leurs visages, une inquiétude demeure à leurs lèvres quand elles disent adieu. Se reverra-t-on jamais ? Paris s'approche : « Vous ne nous quitterez plus maintenant, nous vous gardons. » Toutes les mains

s'étreignent ; sur les épaules de ses deux enfants retrouvées, la France jette sa claire écharpe aux trois couleurs. Et la salle cesse d'applaudir : elle pleure (1).

(1) J'ai vu les mêmes larmes aux yeux des hommes, à l'assemblée générale des 1.500 confrères de Saint-Vincent de Paul de Montréal. L'un de leurs présidents les plus actifs est un Strasbourgeois d'origine. Une simple allusion à notre coin d'Alsace reconquise et à l'affranchissement prochain de toute la terre annexée avait suffi à mettre en émoi ces braves cœurs.

Ces souvenirs de 70 et ces espoirs de délivrance attendrissent l'âme canadienne peut-être plus qu'ils ne nous émouvaient nous-mêmes jadis. Vieilles sympathies nées de la même infortune sans doute. L'honorable M. R. Lemieux, ancien ministre, terminait par ce salut à nos provinces du Rhin l'éloquent message dont il me chargeait pour la France :

« Vous direz à nos frères de là-bas que nous n'avons jamais douté, même aux heures les plus angoissantes, du destin de la France ; que, pour elle, nous n'avons jamais envisagé cette guerre comme une catastrophe, mais bien plutôt comme une résurrection, devant s'épanouir dans la victoire.

« Vous leur direz que de ce sillage de gloire que dessine la théorie de croix blanches qui s'étend de Calais à Belfort, notre foi en votre avenir fait déjà émerger la France de demain. Et cette France, nous la voyons telle qu'elle fut toujours, faite d'héroïsme tranquille et de joyeux devoir, portant l'âme et la clarté du monde dans ses regards.

« Vous leur direz, enfin, que nous vivons, les yeux rivés sur vos gestes lointains, attendant le jour où Strasbourg et Metz vous seront rendus. Lorsque ce jour viendra — et il n'est pas éloigné — sur les rives du Saint-Laurent et jusque dans les hameaux du pays d'Évangéline, partout où se dresse vers le ciel une flèche surmontée du coq gaulois, de vieilles cloches, naguère subjuguées par le vainqueur devenu votre allié, se renverront l'une à l'autre l'annonce de de la paix victorieuse. Oui, ce jour tant désiré approche. Les récentes victoires des alliés sont plus que des lueurs incertaines : ce sont des clartés d'aurore qui annoncent sa venue. »

Les rites de la réception dans les collèges de jeunes gens sont d'une ordonnance moins savante. Mais les cuivres y ajoutent une note guerrière qui ne déplait pas. Le conférencier a le bon goût de ne pas prendre toute la soirée pour lui seul. On l'a prié de s'interrompre, à une ou deux reprises, pour permettre à la fanfare, et à lui-même, de souffler quelques bons instants. A la fin de la séance, soumis à ce double jeu concentré du patriotisme oratoire et musical, les 500 élèves éclatent en ovations qui cette fois ne veulent plus se taire du tout :

Allons, enfants du Canada,  
 Un devoir sacré nous appelle !  
 La France a besoin de nos bras,  
 Il faut nous dévouer pour elle...

Et la musique reprend, à pleins poumons, la *Marseillaise*.

Milieu surchauffé ! emballement d'une heure ? Non pas. Les ruraux, qui sont peu sensibles aux influences de surface, manifestent le même état d'âme que les citoyens. J'en ai fait l'expérience dans une petite campagne prise au hasard, sur la route de Québec, à Pont-Rouge. Le joli nom de chez nous, n'est-ce pas ? C'est un de ces noms dont Maria Chapdelaine, l'héroïne du beau roman de L. Hémon, vante le charme français. « Noms familiers, fraternels, donnant chaque fois une sensation chaude de parenté, faisant que chacun songe en les répétant : Dans ce pays-ci, nous sommes chez nous, chez nous ! »

Je ne puis m'arrêter en ce village de 1.800 âmes qu'un jour de semaine, de dix heures du matin à deux

heures du soir. Qu'importe ? La foule est presque tout entière endimanchée. Des drapeaux tricolores pavoisent les maisons de bois, égrenées de chaque côté de la route. Une armée d'enfants, équipés en soldats, est venue jusqu'à la gare pour me fournir une escorte. Le colonel, à cinq galons, doit avoir quatorze ans. Il mène sa bande, non sans mérite, à la pointe de son sabre et l'aligne sur la place, au milieu des bonnes gens tout contents, pour me permettre de passer la revue. Quand j'entre dans l'église, d'où on a retiré le saint Sacrement, les cloches sonnent à pleines volées et les applaudissements crépitent avant même que je n'aie placé un mot. Le bon curé nous rappelle combien les vieux du pays pleurèrent notre défaite en 70. Il est consolé à présent. Il peut mourir. Il a vu la France radieuse sur les nouveaux champs de bataille, où elle prépare sa revanche. Et l'émotion mouille encore sa voix, mais c'est de bonheur aujourd'hui !

Il a vu, avec notre relèvement, notre union sacrée, dont les Français du Canada ne cessent de donner le bienfaisant spectacle.

M. Bonin, Consul général de France, assistait régulièrement aux conférences de l'Aumônier militaire, qui fut à plusieurs reprises son commensal. Une fête patriotique, au Consulat même, groupa un jour des soldats, retour du front, des veuves de nos combattants (80 Français de Montréal sont tombés au champ d'honneur), le prédicateur de carême et M. Stéphane Lauzanne, rédacteur en chef du *Matin*. Les voix laïques et ecclésiastiques se mêlèrent, à l'unisson, pour exalter le même drapeau. M. Bonin acheva son éloquent discours par cette

invitation à ses hôtes de passage : « Dites en France quel accueil vous avez reçu de nos frères du Canada, et aussi combien notre colonie, bien réduite par son courage même, a été fière de montrer qu'en attendant l'heure désirée et certaine de la victoire, elle reste, elle aussi, fidèle à l'union sacrée des vrais cœurs français. »

L'unanimité fut plus visible encore, plus grandiose, le dernier soir, la veille de mon départ. Les journaux avaient fait une abondante réclame à ces « adieux de notre cousin de France ». Une fois de plus, l'enceinte du Monument national se trouva trop courte. Le prix des entrées suffit à remettre en équilibre le budget de nos institutions de secours à nos compatriotes, en leur assurant l'honorable bénéfique net de 1.000 dollars.

Toutes les sociétés françaises, et la plupart des sociétés canadiennes de guerre, étaient présentes, avec leurs comités et leurs drapeaux, entourant sur l'estrade le Consul de France et Mme Bonin. L'Union nationale française, qui avait le patronage de cette fête, la France républicaine, les Sacs au dos 1914, les vétérans, des prêtres, des soldats, des officiers. Dans la salle, le beau public des grands jours. Des jeunes filles en costume d'Alsaciennes. Une saturation ardente de sympathie, une explosion permanente d'enthousiasme. « France et Canada », c'était un thème facile en un tel milieu, et qui permettait de clore avantageusement ma saison. Je repris le vers d'Henri de Bornier, exact plus que nulle part sur les rives du Saint-Laurent :

Tout homme a deux pays : le sien et puis la France.

Fort bien, disais-je. Heureux ces étrangers qui jouissent d'une double patrie, la leur et la mienne. Mais nous, Français, nous sommes donc les seuls à n'en avoir qu'une ? Elle est telle que nous pourrions, sans regret, lui accorder toute la tendresse de nos cœurs. Cependant le Canada n'a pas voulu nous priver de la joie d'aimer doublement. En nous faisant retrouver chez lui une seconde France, il nous permet de dire à notre tour :

Français, j'ai deux pays : le mien et puis le vôtre.

Du coup, le tapage des applaudissements s'accroît. Cela devint tout à fait redoutable lorsque, en fin de soirée, le Consul épingla sur la soutane du conférencier une médaille commémorative offerte par la colonie française à son porte-parole. Mais ce fut encore bien autre chose quand éclata le chant de la *Marseillaise* : le grondement des voix qui reprenaient les paroles vengeresses et des mains qui en prolongeaient le retentissement eut une sonorité telle que jamais je n'en ai ouï de semblable en Europe.

\* \* \*

### Les Canadiens d'Amérique.

Les États-Unis devaient renouveler, pour mes yeux et pour mes oreilles, ces sensations d'amitié française, avec une note encore un peu plus violente. A ma descente vers New-York, on m'arrête au passage, en quelques villes, dont plusieurs sont inconnues sur nos cartes, et où la France est aimée

comme chez elle : Rumford, Brunswick, Manchester, Worcester, Springfield, Holyoke, New Bedford. Parmi les cent ou deux cent mille habitants qu'on y compte, il y a 30.000, 50.000 Français, venus du Canada dans ces cités manufacturières où ils demeurent groupés autour de leurs prêtres, avec leurs églises, leurs écoles, leur collège même (à Worcester), et leur ardeur patriotique, sœur de la nôtre.

A Rumford, les jeunes enrôlés de l'armée américaine en formation occupent une place d'honneur, près de la tribune. Le sénateur de la province, M. Fred Hale, envoie au président de la réunion un télégramme de Washington, rédigé en excellent français, pour saluer le « prêtre-héros » et affirmer que la France et les États-unis se battent côte à côte pour la liberté. « Personne ne doute, ajoutait-il, de la loyauté et du patriotisme des Franco-Américains. »

Je n'en puis douter moi-même, car je sens, ici, l'air véritable d'Amérique. La publicité faite à nos réunions devient tout à fait ingénieuse. Au poitrail des tramways s'étalent les affiches qui promènent dans toutes les rues les titres du conférencier à la curiosité de la foule. Un portrait, qui prétend être le sien, s'exhibe aux vitrines avec cette mention, forcée à dessein : « Chapelain en chef des armées de France » (Il convient toujours, en ce pays, d'être *the greatest man*). Les programmes ont soin d'annoncer que « le service dans la salle va être assuré par les militaires franco-américains de la batterie B, sous le commandement du premier sergent ». Ces stratagèmes variés réussissent à mer-

veille : les places sont prises d'assaut. Qui voudrait s'en plaindre ?

Si les mœurs sont bien américaines, les cœurs ressemblent à s'y méprendre aux nôtres. Sur les tables de presbytère, les assiettes se fleurissent de pavillons tricolores, et pendant le repas un des convives va se mettre au piano pour accompagner la *Marseillaise* que chantent ensemble tous ses confrères. A Worcester, dès que la société philharmonique avec ses 150 jeunes filles, vêtues de blanc, entonne l'hymne national de France, toute l'assistance se lève. « C'était, dit le journal du lieu, le geste de fils aimants qui, par delà l'Océan, lancent à la mère chérie le salut de leur amour. Bien des cœurs se sentent violemment émus à ce moment solennel. » A la fin de la séance, un artiste déploie un double drapeau, américain et français, dont les couleurs sont nouées ensemble et le jette sur mes épaules, pendant que s'élève, du fond de la salle, un ouragan splendide de hurrahs.

Boston m'offrit le régal d'un dîner et d'un auditoire exquis. La Société historique franco-américaine invite volontiers à ses assises annuelles un *after-dinner speaker*, le spécialiste en propos de table. Pour cette fois, on se contenta d'une causerie agencée tant bien que mal à ce cadre curieux d'une salle d'hôtel où les convives, le cigare aux lèvres, dégustent leurs derniers verres de vin, et le discours. Là encore, j'ai découvert de chauds amis.

L'un des plus notables de l'assemblée me faisait cet aveu, dont sa voix tremblait : « La France, c'est ma passion, c'est presque une religion pour moi. Jamais je n'ai pu m'y rendre. Quand ma fille aînée

m'a demandé d'y partir comme infirmière, j'ai eu peine à me séparer d'elle ; elle est bien jeune, puis l'exil devait être si long ! Mais je suis heureux, malgré tout, de penser que j'ai au moins un de mes enfants qui sert la France. »

Une dernière étape me conduisit, à l'improviste, dans une école paroissiale de la même région. J'étais, pour quelques instants, l'hôte du presbytère. On l'apprend. Parents et enfants sont rapidement mis en alerte. La grande salle se décore, se peuple. Et, de nouveau, l'hymne canadien retentit, exécuté par un chœur mixte de jeunes gens et de fillettes, qui agitent au-dessus de leurs têtes l'étendard tricolore :

Oh! Canadiens, rallions-nous  
Autour du vieux drapeau, symbole d'espérance,  
Ensemble chantons à genoux :  
Vive la France !

Deux écoliers s'approchent et, leur révérence faite, remettent entre mes mains le produit d'une quête improvisée, comme cette réception. Plusieurs pièces d'or avec ces mots : Pour nos petits frères, les orphelins de France !

Ah ! que ce peuple nous aime ! Et qu'il a le cœur bon pour compatir efficacement à nos douleurs ! La France ne sait pas assez de quel geste généreux il ne cesse de nous donner son sang, son or et son amour.

---

## II

On a fait aux Canadiens Français grief de ne pas fournir le chiffre d'enrôlements volontaires qu'on attendait de leur patriotisme. Ce qui n'est qu'un regret discret, chez nous, s'exprime, dans les provinces anglaises de l'Ouest, sous la forme d'un reproche violent, chargé de menaces pour l'avenir.

Pour répondre à ces critiques et apaiser les querelles qui pourraient un jour jeter l'une contre l'autre les deux races du Dominion, un comité franco-anglais s'est fondé, « La Bonne entente », dans le dessein de multiplier les visites et les explications qui peuvent prévenir, ou adoucir, l'irritation mutuelle. C'est rôle semblable que nos compatriotes souhaitent voir remplir, près de leur ancienne patrie, par leurs visiteurs qu'ils transforment trop aimablement en « ambassadeurs ». Il leur serait pénible qu'on les jugeât, en France, injustement, en attribuant à une défaillance de leur amour pour nous leur peu d'empressement à prendre les armes.

Les causes de cette hésitation — qui va chez plusieurs jusqu'à une opposition irréductible — sont trop complexes, quelques-unes trop délicates, pour être exposées en un court écrit.

Les Français du Canada sont, en grande majorité, des habitants, ainsi qu'ils disent là-bas, des gens de la terre, moins influencés que les citadins

par les propositions du recrutement militaire, plus attachés à leurs fermes que l'ouvrier à son usine. Ils se marient de bonne heure, ce qui ne facilite pas un exode périlleux au front ; à vingt ans, beaucoup ont déjà la charge d'un foyer et la garde d'un berceau. Puis on n'a été ni encourageant pour eux, ni même habile. Au début, leurs bataillons ont été dissous dans les régiments britanniques, où ils étaient privés des chefs qu'ils connaissaient, et du bénéfice de leur langue, la seule que la plupart possèdent bien. Ils se sentaient ainsi placés dans des conditions d'infériorité qui leur assuraient peu d'avenir comme simples soldats, et rendaient difficile l'avancement de leurs officiers.

Des autorités locales n'ont pas ménagé la susceptibilité, la fierté de cette race canadienne française à laquelle certains veulent encore faire sentir qu'elle fut la race conquise (elle refuse ce mot de conquête ; elle dit : cession). Il y eut des manques d'égards, des dénis de justice, l'agression contre les écoles bilingues de l'Ontario (1)... Ce dernier coup toucha au cœur un peuple qui lutte depuis un siècle et demi pour garder sa langue, enveloppe de son âme, et qui se redresse avec fièvre, presque avec colère, chaque fois qu'il voit surgir une menace nouvelle contre ses droits. La lutte fut ardente. Elle est

(1) L'aveu d'un Anglais, M. Andrews, ancien maire de Winnipeg, est significatif : « Quelques-uns se plaignent de la lenteur des Canadiens-Français à s'enrôler. Je suis convaincu que l'intolérance de nos concitoyens de langue anglaise envers le Français en est largement la cause. » *Telegram*, 3 février 1916. Voir l'article très documenté du P. Dugas, La question des langues au Canada. *Études*, 5 et 20 mars 1917.

apaisée, à la surface, pour un temps ; elle n'est pas achevée.

Quand je suis allé parler à Ottawa, où le conflit scolaire avait pris, en pleine guerre, des aspects d'émeute, un journal annonça ma conférence sur Verdun avec ce titre : « Deux postes d'honneur. » L'article établissait un parallèle vigoureux entre les deux villes et les deux batailles :

« L'Aumônier militaire n'entendra pas chez nous le tonnerre du canon, le sifflement sinistre des obus, le crépitement de la fusillade ; mais il trouvera ici la même atmosphère de lutte, le même déploiement de courage, et d'esprit de sacrifice qui a fait du poilu devant Verdun, le plus grand soldat du monde. En entrant dans Ottawa, il entre dans le Verdun du Canada.

« De même que le Verdun de France est le poste d'honneur où le petit soldat français combat et tombe pour arrêter l'envahisseur, de même Ottawa est le poste d'honneur où l'âme française lutte et souffre pour arrêter l'invasion d'intolérance orangiste.

« Et depuis plus de cinq ans l'assaut de notre Verdun se poursuit.

« Depuis plus de cinq ans les mères canadiennes françaises sont obligées de se battre pour défendre leurs enfants, leur foyer, leur âme, contre l'injuste agression d'un saxonnisme calqué sur le saxonnisme prussien.

« C'est le même désir de domination, le même acharnement à écraser les petites nationalités, la même ardeur à humilier la culture française, la même détermination à effacer toute trace d'une civilisation qui remonte jusqu'à la France...

« Et c'est pour cela que les Canadiens français sont en état de comprendre toute la beauté de la mission de M. l'abbé de Poncheville, qu'ils l'applaudiront avec chaleur, et qu'ils l'aimeront comme un frère qui a souffert comme eux, pour la même cause, pour la défense du même trésor.

« C'est parce qu'il aura devant lui ces pères et ces mères qui placent au-dessus de tout intérêt temporel,

l'amour de la langue française et des traditions que nos pères ont apportées de France, que la parole de l'orateur résonnera à leurs oreilles comme une musique délicieuse, et sera pour leur âme ulcérée un baume rafraîchissant. »

*Le Devoir*, organe du mouvement nationaliste, qui combat avec acharnement la politique impérialiste de l'Angleterre, se complait dans les mêmes rapprochements. Nous luttons, en restant chez nous sur le pied de guerre, contre un péril d'oppression semblable à celui dont l'Allemagne menace en Europe la civilisation française : c'est là sa thèse favorite, exposée parfois avec une belle éloquence.

« Deux mois avant l'assaut des Allemands sur Verdun, on obtenait d'un tribunal ontarien la condamnation de commissaires d'écoles de langue française qui avaient commis le crime de permettre à une institutrice française de parler français à des enfants français. Et, à l'heure même où les hordes allemandes battaient les murs de Douaumont, un autre gouvernement provincial, déchirant les textes constitutionnels les plus clairs, supprimait pour l'enseignement français les garanties au bas desquelles il avait mis sa propre signature. Il n'y a pas quinze jours encore, on forgeait ailleurs un nouvel instrument de persécution.

« On nous a mis en cas de légitime défense. On nous a imposé l'obligation de lutter pour notre vie même — car, que vaudrait l'existence, sans l'éblouissant héritage, fait de toute la gloire française et de leur propre héroïsme, que nous ont légué nos pères ?...

« La France ne sait pas assez ces choses. Prise par le plus douloureux des efforts, elle est assurément excusable de ne point prêter l'oreille à ce qui se passe si loin des frontières où agonisent tant de ses fils. Mais, quand l'horrible tuerie ayant cessé, elle retrouvera, avec la paix, sa grandeur et sa force — et c'est notre vœu à tous, — l'écho de ces luttes se mêlera, nous l'espérons, au bruit glorieux de son épopée.

« Et quelque paupière française se mouillera peut-être à la pensée qu'aux champs de Green Valley, aux derniers jours de juin 1916, d'humbles paysans, frappés pour leur amour du français, groupés dans le hangar-école où ils défendent quand même l'âme française de leurs enfants, n'avaient trouvé rien de mieux, pour affirmer leur indéfectible volonté de survie, que de planter devant cette bicoque sublime le drapeau qui, à cette heure même, flottait aux murs de Verdun. »

C'est pour ces luttes intérieures d'aujourd'hui et de demain que le leader du parti, M. Bourassa, demande énergiquement à ses jeunes amis de garder toutes leurs forces au service de leur pays sur les champs de bataille intérieurs du Canada.

Il était loyal de signaler ces arguments et d'expliquer cette attitude, qui de loin surtout est déconcertante. Mais il convient d'ajouter que c'est là le fait d'un groupe restreint, non de toute une race, la thèse de catholiques de valeur, non de l'épiscopat canadien-français qui n'a cessé de faire profession d'un loyalisme absolu envers la couronne britannique et d'un dévouement complet à la cause des Alliés (1).

Dès le début des hostilités, tous les évêques ont affirmé, dans un mandement collectif, que l'Angleterre comptait « à bon droit » sur le concours des

(1) Ils luttent, a écrit le Cardinal Bégin, « pour la défense du droit et la saine liberté des peuples ». Mgr Le Blanc, évêque de Saint-Jean, disait dans sa lettre pastorale de 1917 : « Comprenant la justice de notre cause, il est de notre devoir d'aider l'Empire par tous les moyens à notre disposition. Il est regrettable que l'on ne prenne pas l'affaire plus fortement à cœur. L'armée réclame des hommes solides physiquement. Quant à l'enrôlement, il ne devrait pas y avoir d'hésitation et de délai. »

Canadiens. L'*Action sociale* de Québec, dont on connaît les hauts patronages ecclésiastiques, a combattu avec force les campagnes du *Devoir* dont elle ne trouvait ni l'inspiration juste, ni les conséquences heureuses à la cause même qu'on veut défendre. Les deux grands partis politiques, conservateur et libéral, s'y montrent également opposés : c'est à l'unanimité que le parlement fédéral a décidé, à plusieurs reprises, la participation de plus en plus large du Canada à la guerre.

Malgré ces discussions qui obscurcissent passablement l'atmosphère, malgré ces difficultés et ces ressentiments légitimes, un nombre important de Canadiens-Français se sont enrôlés au service de l'Empire.

Si l'on décompte, des 400.000 volontaires du Dominion, tous les Anglais, nés dans les îles, et établis simplement dans leur colonie d'Amérique comme ils seraient allés aux Indes ou en Australie pour faire fortune, il ne reste, de ce gros chiffre, qu'un contingent indigène de 40 %. Autant que les statistiques, difficiles à établir (1), permettent de le savoir, les Canadiens-Français représentent sur ce reliquat de 20 à 30.000. Ils seraient venus en proportions bien plus fortes s'ils avaient été autorisés à se battre au milieu de leurs frères de France (2).

(1) Aucune pièce officielle ne distingue authentiquement un Canadien-Français d'un Anglais. Les noms eux-mêmes prêtent souvent à confusion.

(2) L'Évêque de Valleyfield, dans une lettre pastorale de décembre 1916, protestait fermement contre l'accusation dont ses coreligionnaires ont été victimes :

« Les catholiques et spécialement ceux de race française ne sont pas restés en arrière dans cette manifestation de

D'une extrémité à l'autre de la Province de Québec j'ai recueilli le même regret : « Si nous avions pu avoir nos formations à nous, dès le début, sur le front français, il aurait fallu fermer le Saint-Laurent pour ne pas laisser partir toute notre jeunesse chez vous. »

Tels quels, les bataillons de nos compatriotes ont fait leurs preuves sur nos champs de bataille. Ils ont laissé des milliers de morts dans les sillons de cette terre française d'où leurs ancêtres étaient partis et qui a reconnu en leurs fils son argile généreuse. Car les admirables sentiments qui les inspiraient les apparentent aux meilleurs de nos propres héros.

Cette lettre fut adressée, par l'un de ces Canadiens, à sa sœur. Quelques incorrections de grammaire ne font que mieux attester la beauté de l'âme capable de trouver, sans culture littéraire, d'aussi hautes pensées :

« Quant à moi, tu dois trouver que je retarde à te donner de mes nouvelles. Je vais te dire, c'est vraiment quelque chose de grand que j'ai à t'apprendre ; il s'agit de vocation.

véritable patriotisme. Pour établir, s'il y avait lieu, une comparaison avec les autres groupes, au point de vue de la libre et généreuse participation de tous à la guerre européenne, il faudrait faire entrer dans les calculs mis en regard plusieurs éléments dont on ne paraît pas suffisamment tenir compte.

« Mais là n'est pas la question. Il suffit de constater et de consigner authentiquement pour l'histoire, que, avec l'encouragement et les bénédictions de leurs pasteurs, et fidèles à leur tradition constante, les catholiques du Canada, dans l'ensemble, ont, dans ce conflit épouvantable, fait preuve de la loyauté parfaite, qui est la véritable expression du patriotisme sain et béni par l'Église et par Dieu. »

Je vais prendre part à la guerre européenne. Je suis volontaire comme tous les autres, car, dans le Canada, nous ne sommes pas obligés d'aller se battre. Mais comme tu le sais, il y a des braves en Canada ; nous descendons de guerriers français, des Constantins, des Clovis, etc... Nous avons hérité de leur patriotisme et nous voulons le fortifier parmi les descendants de la France. Et c'est certain qu'un jour l'Angleterre dira : « Ce sont des gens de cœur qui habitent le Canada, récompensons-les. » Et cela à cause de quelques milliers de Canadiens qui auront eu le courage d'aller se battre côte à côte pour leur ancienne mère-patrie, la France...

« Encore une fois n'oublie pas dans tes prières, ma très chère mère et mon très cher père, ainsi que tous nos frères. Ils ont fait tout leur possible pour empêcher ce départ, mais leurs efforts furent inutiles, car j'aime bien la France, et je ne recule pas devant l'honneur de prendre les armes pour elle.

« Je te le répète : ne crains pas pour mon âme ; il n'y a aucun danger, c'est ce qui console la famille. Quant à ma peau, si par cas il faut la laisser aux Allemands, je suis résigné d'en faire le sacrifice.

« Donc, en espérant que ce n'est pas la dernière fois que je t'écris, je vais te dire : Au revoir. Je demande au bon Dieu de donner à tous les miens la force d'accepter ce sacrifice ; puis, que tout soit pour sa plus grande gloire !

« Ton frère qui ne t'oublie pas.

« Napoléon SUBIN. »

Un de ses compagnons d'armes, toujours vivant celui-là, et qui porte un beau nom de Montréal écrit avec le même cœur à son père :

« En partant, je n'ai fait que mon devoir. Toi-même aurais rougi de honte s'il t'eût fallu avouer que pas un de tes fils n'avait eu assez de courage pour braver la balle allemande. Tandis que maintenant tu peux marcher le front haut, car la famille X... a un de ses représentants dans la grande armée. Il t'a été douloureux de te séparer de ton enfant... Mais, en brave, tu as fait ton sacrifice, de la sorte tu as permis que l'absent ne regrette pas ce qu'il a fait. Tu

as permis que, malgré les contrariétés et déceptions, il eût la certitude que son père prenait la chose en homme et qu'il était fier que son fils fût parti pour défendre ses deux pays de langue, de naissance et de cœur.

« D'ailleurs, pour moi-même, plus tard je me serais toujours reproché de n'avoir pas été là, à la grande guerre. « Pends-toi, brave Crillon, a dit Henri IV, nous avons vaincu à Arques et tu n'y étais pas. » Je ne sais si tu te rappelles le ton triste que prenait toujours mon pauvre oncle, quand il parlait de la guerre de 1870. « Je n'ai pu y prendre part, car j'étais trop jeune, et maintenant je ne puis aller à celle-ci, car je suis trop vieux. » Moi je n'aurais pas pu me dire cela plus tard. Je n'étais pas trop jeune, l'an dernier, (17 ans) j'avais justement l'âge requis pour faire le bon soldat. Puis, c'était pour la France. Tu sais comme j'ai toujours aimé ce pays de toutes les gloires. C'eût été trahir à mes opinions que de rester en arrière. »

Des jeunes filles sont parties comme infirmières. Beaucoup voudraient encore s'en aller : jusque sur les champs de bataille, me demandait l'une d'elles dont je transcris la requête sincère dans sa candeur, et si touchante !

« C'est une petite Canadienne-Française qui prend la liberté de vous demander une faveur, au nom de la France que vous aimez et que j'aime tant !

« J'ai toujours eu pour elle de l'admiration et de l'amour. Mais depuis le commencement de l'affreuse guerre, je sens comme un besoin de me sacrifier, de travailler pour elle. Sans doute c'est bien peu que les services d'une jeune fille de 19 ans, mais si peu qu'ils soient, ils seront toujours quelque chose.

« Je veux me dévouer pour les blessés. Je veux panser leurs membres meurtris, et puis faire quelque bien à leur pauvre âme. Ici, au Canada, l'on n'accepte que les infirmières diplômées pour le service d'outre-mer. Mais n'y aurait-il pas sur la terre française une petite place où l'on accepte les dévouements volontaires ? Comme je travaillerais heu-

reuse là-bas ! Comme je me dévouerais avec bonheur, sachant que je servais la France, et que je ferais ma part à la guerre, si mince qu'elle soit !

« Je ressens comme un remords en songeant que tant de héros meurent tous les jours pour la France et pour la justice, quand ici nous jouissons... On dit que de telles idées tiennent du roman, du rêve, ou de la folie. Est-ce bien de la folie, du rêve ou du roman que de vouloir aller relever sur les champs de bataille de pauvres petits soldats tombés pour la patrie, que d'offrir à la France que j'aime et que j'aimerai toujours, moi Canadienne, non seulement mes vœux de victoire, et des prières pour son succès, mais encore mes services, mon labeur, et, s'il le fallait, ma vie !

« Tous les jours je demande à Dieu d'éteindre en moi ce désir de me dévouer pour la France s'il n'est qu'imagination folle, et tous les jours je ressens un besoin plus intense, un amour plus ardent de me sacrifier pour cette France qui nous a donné non seulement notre belle langue dont nous sommes si fiers, mais encore notre religion, notre foi de catholiques. »

\* \* \*

S'il n'y a qu'une minorité canadienne qui soit venue combattre chez nous, c'est l'unanimité qui travaille ou qui donne pour nous.

La Croix-rouge du Canada, en dehors des deux grands hôpitaux qu'elle a organisés pour nos soldats, n'a cessé d'approvisionner largement nos formations sanitaires. L'Aide à la France et le comité France-Amérique ont expédié des milliers de caisses de vêtements et d'objets divers au Secours national. Le Fonds patriotique, qui groupe plus de 800 dames visiteuses, triple les allocations que le gouvernement de la République accorde aux familles de nos mobilisés qui résident au Canada.

Les quêtes en notre faveur se sont multipliées, jusque dans les modestes paroisses de campagne. « Tout paysan qui a deux chemises, déclarait en chaire un bon curé, en doit abandonner une à la France. » Et ce fut fait, à peu près. De petites gens nous ont fait de grandes aumônes, des milliers de fermières ont tricoté pour vêtir nos soldats, chaque mère canadienne a travaillé pour une mère française.

J'ai eu plusieurs fois l'occasion de recommander l'œuvre de nos sanctuaires dévastés par la mitraille. Il y eut, en réponse, quelque chose de plus beau que les offrandes elles-mêmes : l'empressement joyeux avec lequel on les présenta. C'était une fête, pour nos frères de langue et de foi, que de nous témoigner, en participant à cette entreprise, la fidélité de leurs convictions et de leur affection.

Ils n'ont pas oublié que la France a construit leurs premières églises : si l'on creusait leur terre, presque sous chaque autel on trouverait une pierre apportée par l'un de nos missionnaires et souvent, avec elle, la cendre d'un de nos martyrs. Le Canada accepte, avec bonheur, de nous rendre, pour relever nos ruines saintes, les pierres que nous lui avons apportées.

J'ai tendu la main, à cette intention, un dimanche, à la cathédrale de Québec. La grand'messe, durant laquelle j'avais prêché, était finie bien avant que je n'aie pu achever le tour de la nef principale. (Deux prêtres qu'étaient en même temps à travers les galeries.) Les paroissiens attendirent, dans leurs bancs, que je sois venu jusqu'à eux, voulant remettre eux-mêmes leur obole au représentant des

clochers du vieux pays. Des femmes, en tenue toute simple, cherchaient au fond de leur portemonnaie un billet d'une piastre. Et il y avait quelque chose de plus touchant que la générosité de leur don, c'était la délicatesse du geste qui le présentait avec joie. S. E. le Cardinal Bégin, qui présidait l'office, avait remis sa souscription sous une enveloppe ainsi libellée : « Pour les grandes blessées de France. » En une seule matinée, dans cette seule paroisse, plus de 4.000 fr. furent recueillis.

Ce n'est rien encore près du projet, sans doute trop grandiose, de rendre une toiture à la cathédrale de Reims, afin de préserver ses voûtes en péril. Si l'idée magnifique, qui jaillit un soir chez les chevaliers de Colomb de Québec, vient à être acceptée par leurs amis d'Amérique à qui elle est maintenant soumise, c'est vers le Canada que devra se tourner notre première gratitude.

Tout mince qu'il soit, le cadeau d'une clochette liturgique, à l'intention d'une chapelle du front, mérite qu'on lui fasse aussi sa part de gloire. Il me fut offert par les élèves d'un pensionnat religieux, avec l'espoir que cette sonnerie accompagnerait « les *Sanctus* au bruit de la bataille et le *Te Deum* de la Paix ». L'une des donatrices avait écrit, pour la jolie chanteuse argentée, cette pièce de vers d'un tintement musical :

Petite clochette d'argent  
Au timbre pur, à la voix claire,  
Tu quitteras mon cher Couvent,  
Ton monastère...

Tu franchiras les flots méchants,  
De la mer toujours en furie ;  
Tu diras tes adieux touchants  
A la patrie !...

Tu verras des pays nouveaux  
Que la mort couvre de son aile ;  
Tu verras du sang, des tombeaux,  
Vision cruelle !...

.....

Dans la chapelle où tu verras  
Chaque jour, un nouveau calvaire,  
De ton pays tu parleras,  
En ta prière!

Pour l'Europe en sang qui combat,  
Dont l'avenir est plein de crainte,  
Au ciel clément qui t'entendra  
Gémis ta plainte !...

.....

Car c'est pour un pays aimé,  
Qui du tien protégea l'enfance,  
Et dans nos sillons a semé  
Son nom de France,

Que ton verbe sera plus fort,  
Et plus vibrante ta prière,  
Car, malgré tout, la France encor  
Est notre mère !...

Lorsque les Boches mécréants  
Seront rentrés en Germanie,  
Lorsque la guerre aux maux géants  
Sera finie,

Que nos fils, pleurés au départ,  
Nous reviendront couverts de gloire,  
Tu pourras dire : « J'ai ma part  
De la Victoire ! »

En prose comme en vers, ce sont toujours des sentiments aussi délicats qu'apportait sur ma table un volumineux courrier quotidien. Des auditeurs ou des lecteurs, des auditrices surtout, éprouvaient, peut-être à l'excès, ce besoin de confier leurs impressions, et leur désir d'action, au conférencier dont la parole fortifiait leur foi française. Mais cette répétition, un peu monotone, des mêmes choses charmantes, ne pouvait vraiment pas me fâcher.

« Quelle joie j'ai ressentie à entendre parler de la France si grande, si belle, le pays de mes ancêtres et la patrie de mon cœur ! Et des Français si braves, si vaillants, et pour lesquels je suis transportée d'admiration ». C'est signé : une petite Canadienne, au cœur tout à la France ! Une autre : « Pour moi, il vaut mieux ne pas écouter tous vos récits : ce serait vraiment goûter de trop grandes joies dans ce temps de larmes et de deuils amers qu'est la guerre de 1914. Qui vous dira jamais toutes les luttes que ceux qui aiment vraiment la France eurent à soutenir ! Mais vous êtes venu, et votre parole a rasséréiné nos âmes. La distance va se combler. Les chaînes se renoueront, indissolubles cette fois, espérons-le. » Une femme du peuple : « Je savais bien qu'elle n'aurait jamais péri, notre France bien aimée par tous. Mais dans ses jours malheureux, elle s'était bien affaiblie ; mais son berceau avait donné trop de vaillants missionnaires pour que son sang ne soit pas certain de ne pas mourir. Ces paroles, je les ai entendues, lors même que la France était en danger, de la bouche du regretté Mgr Langevin (évêque décédé de Saint-Boniface), au retour d'un grand voyage chez vous :

Prions pour la France, disait-il. Et ne craignez pas. Elle est trop charitable, elle ne mourra jamais. »

Les poètes reviennent à la charge, parfois même avec un certain succès.

O France, douce France, où notre arbre ancestral  
Plonge sa racine féconde,  
Par qui le ciel a fait tant d'œuvres dans le monde,  
Mère de nos sillons, semeuse d'idéal...

Mais cette concession de quatre vers risque de déchaîner, une autre année, des centaines d'autres rimes dans ma correspondance. J'arrête là. Qu'on me permette du moins une dernière confidence canadienne, d'une tristesse émouvante, et que nous avons le droit de juger trop sévère pour la France d'outremer !

« Merci d'avoir compris, en vous prodiguant, la soif que nous avons, souvent à notre insu, de la belle parole, et surtout de l'âme française. Vous nous l'avez révélée, cette âme admirable. Qu'importe alors que nous soyons, nous, la France rapetissée, diminuée, oubliée et trop souvent mesquine dans sa politique, pourvu que *la vraie France* soit si magnifiquement belle, si splendidement héroïque ! Qu'importe la triste nostalgie de nos cœurs et de nos âmes, pourvu que dans notre exil nous puissions regretter en l'aimant la si chère patrie d'autrefois ! Dites-le à vos petits poilus ! »

Si nous doutions jamais de notre France, ces Français d'autrefois nous enseigneraient à l'aimer et à garder confiance en son destin. Dans le lointain de leurs souvenirs et de nos horizons, ils voient surtout émerger nos grandeurs. Nous comparant avec les autres peuples, ils nous jugent meilleurs que nous ne le pensons nous-mêmes, et peut-être nous jugent-

ils mieux que nous. Leur admiration parfois nous étonne. Eux-mêmes en font la remarque : « Comme le meunier n'entend pas le bruit de son moulin, les Français n'entendent plus les voix qui, tout le jour, chantent les vertus de leur race... » (1)

Mais nos amis se chargent de rouvrir les oreilles à la douceur de ce cantique dont les notes résonnent si délicieusement chez eux !

Et ils donnent, aux visiteurs qu'ils fêtent avec une bonne grâce enthousiaste, le prélude de la joie patriotique dont ils frémiront comme nous, au lendemain de la victoire, quand la France aura repris partout dans le monde la place qu'elle a toujours gardée dans leurs cœurs.

---

(1) La Résistance française, par M. Ferdinand Roy, dans *le Parler français*, de Québec, janvier 1917.

# Le sang de France au Canada

---

Le 2 juillet 1917, à la demande du gouvernement anglais, une fête religieuse fut célébrée à Londres, à Ottawa et à Paris, pour commémorer le cinquantième anniversaire de la Confédération canadienne et rendre hommage aux soldats de la Colonie britannique morts au champ d'honneur.

S. E. le Cardinal Amette présida, à la Madeleine, cette cérémonie à laquelle étaient représentés tous les gouvernements alliés.

*L'allocution suivante y fut prononcée :*

« ÉMINENCE,

« MESSIEURS,

« Trois dates jalonnent, en face de l'Europe, l'histoire du Canada.

« Le 3 juillet 1608, une embarcation venue des côtes normandes abordait à la pointe de Québec. Planté le premier sur ce sol neuf, le drapeau fleurdelysé en prenait possession au nom de la France.

« Un siècle et demi se passe. Le 13 septembre 1759, une flottille anglaise, ayant débarqué de nuit sur la même rive, fait triompher son pavillon dans

les plaines d'Abraham et conquiert à l'Empire britannique la plus vaste de ses colonies.

« Cent cinquante ans s'écoulent encore. Le 24 septembre 1914, dans ces eaux du Saint-Laurent où s'étaient heurtées les deux nations ennemies, des navires de guerre lèvent l'ancre aux cris entremêlés de « Vive la France, Vive l'Angleterre ! » Les musiques jouent tour à tour le *God save the King* et la *Marseillaise*. Les acclamations fraternelles de l'équipage, emportées par les salves des canons de la citadelle, vont faire tressaillir les cendres de Wolf et de Montcalm qui dorment dans un seul mausolée, en leur annonçant que les épées de leurs descendants, oubliées des luttes ancestrales, s'associent désormais pour la défense d'un même drapeau.

« Et de l'estuaire de Liverpool on vit le Canada en armes s'avancer vers les champs de bataille de l'Europe, pour entrer dans la guerre mondiale coude à coude avec les deux peuples qui jadis s'étaient disputé son territoire et se partageaient à présent son appui.

« Mystérieux enchaînement de nos destins ! Nous n'étions donc allés nous battre en Amérique que pour préparer la rencontre amicale de nos races, aujourd'hui à jamais associées là-bas, et soudées l'une à l'autre par la menace allemande jusque sur le vieux continent, témoin séculaire de leurs rivalités.

« Le mérite de cet accord remonte, pour une part glorieuse, aux Pères de la Confédération canadienne dont notre jubilé célèbre l'œuvre de réconciliation déjà féconde.

« En rédigeant, le 1<sup>er</sup> juillet 1867, le statut poli-

tique nouveau de leur pays, ces grands citoyens signaient un traité de paix entre leurs compatriotes auxquels ils reconnaissaient définitivement les mêmes droits. Par leur acte généreux, Français et Anglais recevaient la promesse d'un avenir de liberté réciproque, d'où allait jaillir leur vitalité commune. Leur Dominion est légitimement fier, pour ses noces d'or, d'exposer aux yeux du monde, dans les fêtes officielles d'Ottawa, de Londres et de Paris, les progrès qu'un demi-siècle de ce régime lui a permis d'accomplir.

« C'est pour commémorer cet anniversaire et glorifier cet essor que la Madeleine, temple somptueux de la Victoire, a ouvert ses portes à l'une des plus brillantes assemblées qui puisse se contempler dans la Capitale. Représentants éminents de l'Église, des Pouvoirs publics, de l'Armée ; ambassadeurs des peuples alliés ; délégués des grandes œuvres de guerre ; hommes de Dieu, hommes d'Etat, hommes de bien, hommes d'épée : le rapprochement de vos illustrations donne ici une réplique splendide aux manifestations d'amitié française et d'union sacrée qui furent naguère prodiguées à nos pèlerins d'outre-mer. C'est le même groupement des nations, la même association éclatante des autorités civiles, militaires et religieuses qu'on applaudissait il y a deux mois de Washington à Montréal, quand le vice-président du Conseil des Ministres de France apparaissait à la tribune du Parlement américain ou lorsque le maréchal Joffre saluait, aux côtés de l'archevêque, la populeuse cité canadienne.

« Attentif à toute marque de sympathie qui lui vient de France, sensible au retentissement spécial

des éloges que décerne Paris, le Canada apprendra avec joie l'honneur que vous lui faites en vous associant d'un tel éclat à ses solennités patriotiques. Pour nous, Français, l'ampleur de cette cérémonie nous offre une occasion de lui dire notre gratitude, en réponse aux services qu'il a prodigués à notre cause, et notre admiration au souvenir de ses soldats tombés héroïquement dans nos tranchées. Car les fils du Dominion, à cinquante ans de distance, ratifient de leur sang le programme d'union que leur ont légué leurs pères, en s'offrant à mourir pour les principes de liberté inscrits dans la charte de l'Amérique britannique et représentés au premier rang dans la mêlée par le drapeau tricolore.

\*  
\* \*

« L'âme canadienne vibre toujours à l'évocation du rêve qui inspira ses lointains aïeux.

« D'un regard qui traversait les espaces et devançait les siècles, ils entrevirent le développement prodigieux du continent découvert par le hardi Génois. Dans les contrées du Nord, encore inconnues, ils tracèrent le plan d'une immense province qui constituerait une enclave de France sur la terre d'Amérique. Leur prosélytisme laborieux ensemcera de pensée française les sillons de ce sol sauvage et puissant. Sur ces hauteurs à peine peuplées, ils allumeront un large foyer de notre civilisation et, puisqu'ils sont croyants, un foyer d'évangélisation, dont le rayonnement pénétrera les forêts profondes, les tribus indiennes et même les possessions européennes qui s'étendent

vers le Sud. Ainsi se répandra l'amour de leur patrie et la lumière de leur Dieu à travers les plaines sans limites du monde auquel appartient l'avenir.

« Cette colonie idéale s'appelait la Nouvelle-France. Par les vicissitudes des batailles et des traités, elle devint, en 1763, la Nouvelle-Angleterre.

« Soixante mille descendants de nos marins et de nos laboureurs y ont vécu depuis lors, sous la domination d'un maître d'origine étrangère. Soumis au vainqueur, ils sont restés fidèles au vaincu. Malgré l'éloignement de nos rives et notre coupable oubli, malgré l'afflux des émigrants de Grande-Bretagne, malgré l'expansion rapide des États-Unis qui menaçaient de les submerger, ces Français ont survécu à la défaite de la France. La tempête qui s'acharna longtemps à les briser ne fit que les enraciner plus vigoureusement dans le sol dont ils avaient été les patients défricheurs et dont ils demeurent encore les « habitants » les plus tenaces. Leurs clochers furent les forteresses de leur âme, leurs berceaux multiplièrent ses défenseurs. Ils sont maintenant près de trois millions, un tiers de la population totale, sujets loyaux de la Couronne britannique, fiers de l'être, mais tout en même temps enfants affectueux qu'un lien indéchirable rattache toujours à leur ancienne patrie, leur vraie Mère, notre France.

« De cette dualité d'origine, des conflits devaient surgir. Ils ont rempli un siècle de leur irritation. Il y eut des révoltes, provoquées par des dénis de justice ; du sang versé, de dures représailles. Le souvenir de ces colères bouillonne encore dans les poitrines et explique l'acharnement des luttes

actuelles que la participation à une même guerre européenne n'a pas empêchées.

« Les races unies ne se heurtent plus dans le corps à corps des batailles. Aucune compétition commerciale ne les met aux prises : leurs étendards marient leurs couleurs et leurs intérêts essentiels sont devenus solidaires. Mais par les idées et les sentiments, elles continuent de se distinguer, de s'opposer même en plus d'un point. Elles ont leurs contrastes opiniâtres, et elles se livrent d'incessants combats, passionnés surtout dans les régions mixtes, autour de l'école où chaque langue milite, soit pour établir sa prépondérance, soit pour faire respecter son droit. Conflits d'essence plus noble que les antagonismes économiques, mais plus passionnés, plus périlleux pour la paix intérieure. Le problème le plus redoutable de la vie canadienne est là.

« Ce peuple en pleine croissance est convié aux vastes ambitions, s'il a l'énergie d'en porter le poids et d'acquérir la valeur nécessaire à sa destinée. Il voit devant lui les horizons que rien ne borne ni dans l'espace, ni dans le temps : les plaines indéfiniment nourricières et les perspectives généreuses d'un avenir qui sourit à sa force jeune et confiante. Mais le mélange des deux sangs qui coulent en ses veines compromet l'harmonie nécessaire à son développement. Ni l'un ni l'autre ne se résignerait à disparaître. Leur pleine fusion est impossible. Quelle conciliation leur faire accepter ?

« C'est le perpétuel tourment du Canada. C'est aussi sa grandeur, son originalité, sa ligne de démarcation principale d'avec les États-Unis, et peut-être

sa raison providentielle d'exister. Comme son territoire est ouvert sur les deux grands Océans, son âme est en communication avec les deux pays dont l'influence prédominera de plus en plus dans l'univers. De cette double source à laquelle il s'alimente, il puise des richesses qui, en s'alliant, constitueront son type spécial et lui marqueront sa place en terre d'Amérique, sa mission médiatrice entre les deux mondes, à condition que ces courants anglais et français qui le traversent ne provoquent pas, par leur rencontre hostile, des remous violents, des tourbillons, un état permanent de trouble.

« L'homme, encore à venir, qui au sein de cette dualité originelle réalisera l'union profonde et obtiendra la collaboration amicale de tous les Canadiens à leur grandeur commune, aura bien mérité de ses compatriotes. Les auteurs de la Confédération ont loyalement poursuivi cette entreprise.

« Avant eux, leur pays était séparé territorialement en deux fractions dans lesquelles s'enfermaient les groupes ethniques rivaux. Le Haut et le Bas Canada formaient des camps opposés d'où Anglais et Français bataillaient les uns contre les autres, plus qu'ils ne se concertaient pour les affaires générales de la colonie.

« La sagesse des Constituants de 1867 fut de fragmenter ces blocs inconciliables et de rendre ainsi plus facile l'entente entre les provinces multipliées. Ce morcellément politique favorisait un rapprochement national. Dans le gouvernement du Dominion, le jeu plus ample, plus complexe, des partis allait se substituer au duel des races. En

outre, l'autonomie largement concédée aux parlements provinciaux, sous la tutelle légère du pouvoir fédéral, adoucirait les heurts en assurant à chaque élément de la population canadienne le respect de ses traditions et de ses franchises. Dans cette atmosphère de liberté, l'hostilité irréductible d'autrefois pourrait se muer en émulation d'amour-propre, avantageuse au bien de tous.

« Si les promoteurs de ce plan ont pleinement réussi, l'histoire le dira, dans son recul nécessaire, quand un autre demi-siècle sera révolu. Elle proclamera sans doute que leur initiative favorisa la prospérité de leur patrie et prépara sa pacification finale. Dès aujourd'hui, se constate à leur louange qu'en dépit des discussions d'une âpreté parfois inquiétante, la Fédération qu'ils ont organisée est unanime dans ses sympathies en faveur des Alliés. Il s'est produit des divergences quant au mode et la mesure de sa participation à la guerre. Mais il n'y eut aucun désaccord dans les cœurs, tous acquis à notre cause ; aucune abstention dans l'enrôlement des œuvres de charité, nulle mesure ici dans le don.

« Lorsqu'au mois d'août 1914 les premiers coups de canon ébranlèrent le monde, tous les Canadiens tressaillirent. Penchés sur leur fleuve que pénètre au loin le flux de l'Atlantique, les riverains du Saint-Laurent recueillaient avec anxiété les rumeurs qui accouraient d'Europe : elles étaient sinistres. D'heure en heure, les câblogrammes germaniques annonçaient les progrès foudroyants des armées de l'invasion. On croyait entendre, à Québec, le bruit des pas vainqueurs qui martelaient d'un rythme précipité les routes de l'Île-de-

France. Et déjà on s'apprêtait à prendre le deuil de la noble et malheureuse nation qui semblait perdue...

« J'ai recueilli, sur place, le souvenir de ces journées d'angoisse. Elles ne firent pas seulement s'attendrir de pitié les âmes : elles y soulevèrent une émotion active, qui se hâta de nous multiplier ses secours. La traditionnelle bonté du Canada s'est accrue encore envers la France meurtrie. Toutes les mains qui le pouvaient n'ont pas pris d'elles-mêmes les armes. Toutes, spontanément, ont donné leur or. Depuis trois ans, les envois périodiques en nature et en subsides se sont accumulés, sans un fléchissement, malgré la longueur de l'épreuve. Nos amis ne se fatiguent pas de s'épuiser pour nous.

« Ils ont établi deux hôpitaux derrière nos lignes, à Saint-Cloud et à Troyes. L'argent qui les a fondés les entretient toujours, pour nos seuls blessés, avec le luxe des pays qui sont riches et des cœurs qui sont généreux. Ce qui ne peut s'apprécier en monnaie sonnante, ni se dénombrer, ce sont les actes de dévouement des médecins, des infirmiers, des Dames de la Croix-Rouge canadienne, exilés volontaires qui se penchent sur les lits de nos propres soldats, croyant y reconnaître leurs fils, avec cette sollicitude délicate où nous reconnaissons, nous, l'image de nos pères et de nos mères.

\*  
\* \* \*

« En même temps que sa charité, l'armée du Dominion entrait en campagne ; ce double soutien nous fut offert avec le même élan.

« Déjà, au premier jour de l'interminable lutte, le Parlement fédéral votait à l'unanimité des crédits militaires et préparait l'envoi en Europe d'un fort contingent. Unanimement, les Evêques déclaraient que l'Empire était en droit de compter sur le concours de sa Colonie. Au camp de Valcartier affluaient les recrues de tous les points de l'horizon : du rocher de Québec aux rives du Pacifique, de la chaîne des Laurentides et des Montagnes rocheuses, de la prairie et de la forêt, des chantiers, des manufactures, des mines... Par milliers et par milliers, les volontaires se rassemblaient, confondant sous le même uniforme khaki les deux nationalités dont le sang allait fraterniser magnifiquement, aux coups de la terrible bataille. Ils étaient 33.000 en septembre 1914. Ils sont 400.000 aujourd'hui, et ce chiffre sera dépassé.

« Aucune troupe ne s'est démentie », écrivait Montcalm au lendemain d'un combat, voulant rendre à tous ses compagnons un hommage égal. Aucune province n'a manqué à ce rendez-vous du patriotisme canadien. L'opposition qui s'est vue en l'une d'entre elles ne doit pas faire méconnaître le nombre important de ses fils qui se sont enrôlés. Et pour juger équitablement cette attitude particulière au pays de Québec, il n'en faut pas ignorer les motifs, dans lesquels ni la fidélité à la France, ni la loyauté à l'Angleterre ne sont directement en cause.

« Il est de mon honneur d'accomplir ma mission. » Cette fière devise, gravée sur le socle de la statue de Maisonneuve, dictait au Canada sa conduite. La mission des peuples qui croient aux principes de

civilisation mis en péril par l'iniquité allemande est de se porter à leur secours. Il y a bien autre chose à sauver dans ce drame qu'un lambeau de terre disputé entre deux voisins : ce sont les lambeaux mêmes de l'Évangile, où furent écrits les premiers préceptes d'équité et de fraternité ; ce sont les lambeaux du code des nations tel que l'Europe sous cette influence religieuse l'avait peu à peu élaboré.

« L'épée du Germain a lacéré ces pages qu'on croyait désormais au-dessus de toute atteinte. Sa diplomatie les a reniées à la frontière de la Belgique, criminellement envahie. Sa barbarie les a piétinées dans les territoires qu'il occupe et qu'il martyrise odieusement. Sont-elles mortes pour toujours ? Que nous nous résignons un instant à n'en plus faire la charte de nos rapports : l'humanité retombera aussitôt sous le régime païen de la force qui s'autorise de sa prépondérance pour écraser le faible et régenter l'univers. La fortune des armes prononcera si cette loi brutale doit nous dominer, ou si une loi chrétienne nous affranchira, en protégeant le droit de chacun et en organisant l'entraide humaine. Telle est l'alternative émouvante qui va se résoudre à l'issue du gigantesque conflit. Notre défaite ruinerait cet espoir : notre succès le consacrerait.

« En dépit des fautes qu'ils ont pu commettre autrefois contre ce programme, les Alliés sont aujourd'hui rangés dans le camp qui lutte pour le faire prévaloir. Ils seront contraints d'en rester demain les serviteurs. Ayant fait triompher, au prix d'un tel effort, leur idéal commun de justice,

ils ne pourront le méconnaître dans leur vie propre ni dans leurs relations entre eux. Quelle que soit la valeur des hommes qui tiennent la hampe, ce drapeau pour lequel ils auront versé leur sang s'imposera à leur respect et éclairera la voie où s'engagera leur avenir.

« Héritier de ce patrimoine, le Canada devait être un ouvrier de cette lutte.

« Ses premiers fondateurs lui ont transmis leur foi par laquelle s'entretient, en sa conscience fidèle, le culte des idées qui font la grandeur et la sauvegarde de nos sociétés chrétiennes. De l'Angleterre et de ses nouveaux Pères de 1867, il a reçu en outre des traditions de liberté politique. Attaché à ses croyances, jaloux de son indépendance, prompt à protéger ces biens contre toute menace, il a compris que, dans la crise de violence déchaînée par l'Allemagne, il appartenait aux soldats de mettre en sécurité l'œuvre des missionnaires et des légistes. Il est donc venu défendre dans le champ clos de la guerre les principes gravés dans son âme et proclamés par sa constitution, revendiquant l'honneur de fixer pour sa part le destin du monde dans le sens où nous marchons depuis le Christ.

« Ses troupes se sont engagées les premières sur ces flots de l'Atlantique où d'imposants renforts s'annoncent à cette heure. Elles saluent, avec joie, sur leurs traces à travers l'Océan, la flotte de guerre au pavillon étoilé qui a tourné sa proue vers le même horizon de France : ce sera leur gloire d'avoir été l'avant-garde de l'armée américaine que leur exemple a contribué à ébranler.

\* \* \*

« Ces jeunes régiments, nés pour la plupart voici trente mois à peine, ont déjà leur histoire : jours de victoire et jours de douleurs, à jamais mémorables dans les annales de leur patrie ; noms à peine connus hier sur nos cartes, et auréolés maintenant de splendeur dans leurs étendards, ou bordés de deuil dans les souvenirs mortuaires des foyers qui pleurent, en ces lieux célèbres, la perte d'un être aimé.

« Les Canadiens se sont battus en Belgique. A cette petite nation, que des traits communs apparentent à la leur, se devait leur sang le plus valeureux. Ils l'ont donné à flots autour d'Ypres et de Langemark.

« Leur bravoure s'est déployée dans la Flandre française, où elle a multiplié ses succès et ses morts, à Neuve-Chapelle, à Festubert, à Givenchy. Ils ont enlevé dans un assaut tragique Courcelles, lors des offensives de Picardie. L'Artois les a vus conquérir, cette année même, la crête de Vimy, que de longtemps ni Anglais, ni Français, n'avaient réussi à prendre. De leurs cadavres, ils ont jalonné le chemin qui nous rendra un jour nos provinces du Nord. Évacués des régions envahies, vous marcherez sur leurs corps pour rentrer chez vous : au passage, saluez religieusement la cendre de vos libérateurs !

« La terre qui leur donne asile n'est pas pour eux une terre étrangère. En s'y couchant les Canadiens-Français ont retrouvé leur sol natal, celui où

se sont éveillés leurs pères et où les fils peuvent s'endormir, comme en un vieux foyer de famille. Pour aucun de leurs camarades, même de race différente, la France n'est une terre d'exil : tous ont reconnu en elle la mère de leurs âmes.

« C'est dans nos sillons privilégiés qu'ont germé la plupart des grandes idées dont la semence s'est propagée à travers le monde et y a répandu ses fruits. Sur les mêmes champs marqués pour cette destinée étonnante, les grands cœurs, inspirés de cet idéal, se sont donné rendez-vous pour le défendre et s'arrêtent de battre en se sacrifiant à lui. Berceau des plus nobles pensées dont vit l'humanité, notre pays devait être la tombe des soldats qui meurent à leur service.

« O terre de Gaule, ravagée par la fureur des longs combats, profanée par tes ennemis qui t'ont fait perdre ta grâce et ta fertilité ! C'est toi qui es appelée à recueillir, dans l'universelle hécatombe, les corps les plus beaux qui aient été pétris dans l'argile humaine, la jeunesse la plus vaillante de toutes les nations, le souffle le plus généreux qui s'échappe des poitrines héroïques étendues sur tes plaines meurtrières... Reliquaire de tels ossements, sanctuaire de tels souvenirs, tu demeureras toujours, malgré tes mutilations, bénie de Dieu entre toutes les terres, belle dans ta douleur et tes ruines aux yeux des hommes qui te vénéreront de siècle en siècle comme un cimetière d'épopée, plus que jamais féconde en inspirations de vertu pour les générations qui puiseront en tes flancs leur sève et entendront monter sous leurs pas la voix de tes grands ensevelis.

« France ! écrivait cet hiver une Canadienne ;  
« pays où les mères pleurent et où les fleurs ne  
« servent plus qu'à l'ornement des tombeaux. » Il y  
a là-bas des mères qui pleurent autant que les  
nôtres, ayant donné d'un même amour leurs fils à  
la cause qui prend nos enfants. Mais leurs larmes  
sont plus inconsolables, parce qu'elles coulent loin  
de la fosse où repose la chère dépouille inanimée.  
Nous nous agenouillerons donc à la place des  
absentes sur le tertre funèbre qu'elles voudraient  
visiter. Nous irons offrir les fleurs de notre amitié  
et de notre gratitude à ces frères inconnus, mais qui  
ne seront pas délaissés. Au pied de cet autel, notre  
foi leur apporte aujourd'hui une suprême prière.  
Morts loin de leur patrie terrestre, ils attendent de  
revivre dans la vraie patrie où la miséricorde  
éternelle reçoit les trépassés qui furent fidèles à  
leur devoir. Leurs amis nous ont confié leurs  
cendres : confions leurs âmes à Dieu.

« Entre elles et Lui, la distance a pu être grande.  
De nous à Lui, elle est si redoutable parfois ! Notre  
indifférence nous fait souvent vivre à son égard en  
étrangers, hors de sa loi ; notre péché en ennemis,  
privés de sa grâce. Mais plus grande encore sont la  
puissance et la pitié du Sauveur en qui nous avons  
foi. Il est le trait d'union infini, l'agent de réconci-  
liation magnanime, celui qui comble l'abîme creusé  
par nos fautes et apporte à la conscience coupable  
le pardon de son Juge.

« Nos soldats participaient, au moins par leur  
baptême, à cette vertu rédemptrice du Christ.  
Supplions-le de les admettre au partage adorable  
de sa clarté et de sa béatitude. A leur sang répandu

pour la plus divine des causes humaines, il accordera le bénéfice du sien qui coula pareillement, avec son incomparable mérite, pour le salut de l'humanité. De ces héros, sa bonté magnifique ne refusera pas de faire des élus.

« Au nom du peuple qui présente aujourd'hui son action de grâces nationale au Roi des cieux ; en souvenir de nos défunts dont tout l'avenir repose entre ses mains et se fie à son amour, élevons donc notre prière commune vers le Père dont vivants et morts appellent le secours.

« Loué soit-il pour les cinquante années de bénédictions que sa Providence a octroyées à la jeune *Confédération canadienne* et pour l'achèvement heureux qu'il prépare à son premier siècle de vie !

« Prince de la paix, puisse son influence souveraine rendre la joie au monde que torture la guerre et hâter l'avènement d'une *Confédération humaine* au sein de laquelle fraterniseraient ses fils, dans l'observance de son Évangile et dans l'alliance de son Église !

« Hôte immortel des existences ici-bas périssables, daigne sa charité rassembler en elle toutes les victimes de nos batailles dans la *Confédération divine* où se réconcilieront leurs âmes pour le bénir éternellement ! Ainsi soit-il ! »

---

## L'Amitié Américaine

---

A quoi bon tant d'efforts ? La victoire ne vient pas. Viendra-t-elle jamais ? Au prix de quelles ruines et de quels deuils ? Et pour un résultat si décevant !

Ainsi murmurent les découragés, ceux que l'excès de la longue souffrance a trop meurtris. Rien n'a plus la vertu de les convaincre, ni de les émouvoir. Il fait sombre dans leurs yeux, froid dans leurs cœurs. Dégoûté de la guerre, leur patriotisme a perdu la foi, l'espérance : à peine garde-t-il l'amour.

Durant la triste période où ils tombaient dans cette prostration, autour de ces poilus malheureux, souillés de poussière, rongés de poux, accablés par leur interminable corvée, fatigués de leur héroïsme même dont leurs consciences ne reçoivent plus de satisfaction, un resplendissement de gloire, qui allait grandissant chaque jour, soulevait vers nous un peuple magnifique, conquis par tant de beauté morale, et annonçait au-delà de l'océan l'apothéose française.

Ah ! toi qui as perdu confiance, parce que devant la tranchée l'horizon reste barré, regarde par derrière, pour voir le résultat déjà obtenu. Regarde loin, à travers le monde, où le rayonnement de la France élargit sans cesse sa splendeur. Regarde

l'Amérique, bien placée pour bien apprécier nos chances de vaincre. Demain, elle sera debout, à nos côtés, hâtant de toute son énergie notre triomphe. En ce moment, elle s'agenouille pour baiser la robe sanglante de notre Patrie, qu'elle appelle la Libératrice, la Prédestinée, celle qui « depuis trois ans saigne pour tous les peuples libres », disait le maire de New-York, et qui reçoit aujourd'hui la récompense de son sacrifice en reprenant sa place d'honneur à la tête des nations.

La victoire inespérée, elle est déjà là, dans ce culte d'admiration et de tendresse que nous apporte la République au drapeau étoilé. Victoire morale, qui entraînera l'autre, en mettant à notre service d'immenses ressources actionnées par une amitié impatiente de nous venir en aide.

Avant même de triompher de la puissance allemande par les armes, nous avons remporté ce premier triomphe, garant du second, de subjuguier cette fière puissance américaine par l'amour.

L'œuvre est faite à présent, et notre avenir assuré. Montés si haut, il ne nous est plus possible de déchoir. Comment croirions-nous tout perdu à l'heure où ces sympathies enthousiastes arrivent à nous pour tout sauver !

\* \* \*

« Arrêtez-vous donc aux Etats-Unis, m'avaient dit les Canadiens : vous vous sentirez plus fier que jamais d'être Français. Chaque séjour que nous y faisons nous donne à nous-mêmes une telle satisfaction d'avoir appartenu à votre race idéale ! Tous

l'aiment désormais là-bas : jamais un mot de critique à son égard. Vous serez surpris de ce prestige et de la profondeur de ce sentiment. Même prêtre, vous ne pourrez vous défendre d'une tentation d'orgueil ; mais Dieu vous le pardonnera, lui qui a privilégié à ce point votre patrie. »

Et je suis allé flâner délicieusement au milieu de ces Américains froids de visage mais au cœur ardent, dont toute la flamme se donne aujourd'hui à la France.

Le sentiment qu'ils nous consacrent n'a pas la nuance de piété filiale dont s'attendrissent à notre égard les âmes canadiennes. Il lui manque le souvenir d'une vie en commun au doux foyer des ancêtres.

Mais la vibration de cette jeune amitié française n'est pas moins profonde, et c'est encore un chant de gloire surprenant qui retentit en notre honneur de New-York à San Francisco. Jamais souverain ne fut acclamé par son peuple comme le maréchal Joffre lors de son pèlerinage à travers les États-Unis, au lendemain de leur entrée en guerre.

Les récits des journaux qui ont raconté ces merveilles n'ont pas été au-dessus de la vérité. Ils sont restés en dessous, nécessairement. Car il n'y a pas de mot qui soit capable de rendre cette émouvante sensation de ferveur. La grande nation sœur, avec son âme réfléchie, s'est lentement passionnée pour notre peuple dont elle a découvert peu à peu toute la beauté et à qui elle ne sait plus comment exprimer la vénération presque religieuse qu'elle ressent pour lui.

Je suis arrivé à Washington le jour où s'en éloignait la délégation française.

La capitale demeurait toute vibrante de la joie de cette visite officielle. Ses rues pavoisées à nos couleurs, ses pensées toutes colorées de la pensée de la France. L'Amérique entière portait en triomphe le héros de la Marne et saluait avec lui « notre France, la France de l'univers, l'étendard du monde... »

Devant nos compagnons de lutte, elle ne s'était pas cachée de cette préférence sentimentale. Au Parlement fédéral, on avait salué Joffre et Balfour de ces deux mots significatifs : « Nous sommes heureux de voir rapprochés ici nos alliés, nos *cousins* les Anglais et nos *frères* de France. » Comme je remerciais moi-même un groupe de rencontre pour tant de marques de sympathie données à mon pays, quelqu'un m'interrompit d'une voix qui tremblait : « Ce n'est pas de la sympathie, Monsieur l'Aumônier, c'est de l'amour. »

Ces nouveaux alliés sont nos meilleurs amis : ils ne sont nos alliés que parce qu'ils nous aiment. Ils se sont épris pour nous d'une telle tendresse qu'ils continueraient à se battre à nos côtés même si aucun souci personnel ne les maintenait dans la lutte. Ils viennent à la guerre, non pour la guerre, mais pour la France, parce qu'ils sont convaincus que la France fait la guerre, non pour elle-même, mais pour la paix.

Ils veulent notre victoire, parce qu'ils sentent qu'elle est nécessaire au bien général de la famille humaine. Une civilisation pacifique ne pourra s'établir au-dessus de nos effroyables bouleverse-

ments que si notre patrie en est l'âme. Ces Américains, qu'avaient impressionnés la force allemande, sont séduits maintenant par la générosité du cœur français : ils feront tout pour que ce soit son battement qui donne l'impulsion à l'univers.

\* \* \*

On nous aimait déjà, autrefois, de l'autre côté de l'océan, mais pas de la même manière, pour nos qualités agréables plus que pour nos vertus robustes. On n'ignorait pas que nous avions du charme. Nous passions pour gens de bon goût, de relations faciles, d'humeur plaisante, ouverts aux choses de l'esprit, généreux par tempérament. Paris était toujours l'arbitre des élégances et la France une terre de beauté, auxquels se rendait un hommage universel. Les Américains appréciaient l'art de nos midinettes capables de tresser, avec trois brins de paille, une coquette coiffure, que ces dames de New-York venaient payer très cher, rue de la Paix. Ils goûtaient la grâce mesurée et variée de nos paysages, la douceur de notre climat, notre cuisine, nos livres, notre théâtre, notre gaieté : le rire des pièces françaises a fait le tour des scènes du Nouveau Monde. Puis, notre histoire nous enveloppait encore de son incomparable éclat. Nous demeurions le pays des épopées guerrières, des croisades, de la chevalerie, du grand siècle, de la Révolution, de l'Empire...

Mais ces clartés lointaines pâlissaient comme celles d'un soleil couchant. Et les regards qu'elles attiraient vers nous n'osaient pronostiquer la

renaissance d'une aurore. Nos beaux jours revivraient-ils jamais sous notre ciel vieilli ?

En découvrant les ressources profondes de notre race, la guerre nous a causé à nous-mêmes une surprise. Enfants distraits, nous ne savions pas que notre mère eût conservé cette vigueur. L'étonnement des étrangers est encore plus vif. Ils nous croyaient en décadence. Plus de moralité, plus de naissances, plus d'armée, plus d'autorité : nous le disions souvent, nous aussi. Et ils concluaient : plus d'avenir. L'Allemagne, au contraire, leur semblait être le pays prolifique, organisé, hiérarchisé, en plein essor, marqué pour la suprématie européenne. On connaissait sa puissance. On la disait redoutable, invincible même. En cas de conflit, songeaient avec tristesse les cœurs sympathiques aux nôtres, la France toute frêle sera écrasée par le colosse germain.

Et nous avons tenu tête à nos ennemis. A plusieurs reprises, nous les avons battus. Ce fut dans le monde entier un émerveillement. Plus on avait estimé ou redouté nos voisins de l'Est, plus on nous admira nous-mêmes dans le moment où notre élégance se révélait d'une trempe supérieure à leur masse.

Quelle nation étonnante ! fit l'Américain, observateur ému des premières phases du conflit. Elle nous semblait faite d'une pierre légère, comme les voûtes trop fines de ses cathédrales que renverse la rage des obusiers prussiens. Et malgré l'impétuosité du choc, malgré la longueur de l'effroyable épreuve, les piliers de la France restent debout ! Ce peuple a donc tout pour lui. Aimable, spirituel, il est

malgré cela plus fort que celui qui incarnait la force. Endurant autant que brillant. Sous ses parures de dentelle, ses muscles sont d'acier. Sans rien perdre des richesses d'esprit et de cœur qui font son charme unique, il donne à ses fils, d'apparence frivole, une solidité que ne peut entamer la lourde machinerie allemande. « Peuple le plus magnifique que le monde ait connu » — c'est Edison qui le proclame. Mgr Roy, l'auxiliaire de Québec, traduisait le même sentiment avec la hardiesse de son cœur français : « La plus belle image que Dieu ait faite de lui ici-bas. »

La France est redevenue un grand pays. On dit d'elle : le grand pays, comme si elle était seule dans la mêlée.

Ceux qui nous aiment à ce point n'ignorent pas nos désordres intérieurs, ni les craintes que notre optimisme filial lui-même garde pour le lendemain des hostilités. Mais si nous voyons mieux de près nos bas-fonds qui nous attristent, de loin ce sont les cimes qui se découvrent. Celles de France n'ont jamais paru plus lumineuses. Qu'importent les taches dans le soleil ? La France reste la plus noble lumière humaine qui éclaire le monde, et le monde reprend conscience de ce qu'il doit à cette clarté.

Dans l'éblouissement de notre grandeur militaire présente, nos tares politiques s'effacent, nos erreurs passagères s'oublient, et la reprise de notre mission historique au sein des nations est acclamée avec joie par tous les pays que n'a pas trompés ou terrorisés l'Allemand.

Viviani rapportait d'Amérique cette constatation qu'il communiquait à la Chambre, dans l'éloquent

compte rendu de son voyage : « Tandis que je contemplais ces spectacles, je me disais que, contrairement à ce que l'on écrit, contrairement à ce que disent les sceptiques, la France n'a pas perdu son temps à travers les siècles à jeter ses clameurs de justice et d'espérance vers les peuples opprimés, que l'idéalisme n'est pas seulement ce qu'il y a de plus noble, mais aussi ce qu'il y a de plus utile, puisqu'après cent quarante ans, des enfants de France, à des heures tragiques, n'ont eu qu'à se baisser pour recueillir sa semence immortelle jetée par elle dans les consciences. »

Notre pays recueille le bénéfice de sa politique séculaire qui fut de servir et d'affranchir, non d'opprimer. Au souvenir de ce que nous avons été jadis, on comprend mieux ce que nous faisons dans cette guerre. On sait depuis longtemps que nous ne sommes pas belliqueux par goût des armes, ni ambitieux de conquêtes par esprit de lucre, ni rusés dans notre diplomatie, ni déloyaux dans nos engagements, ni chercheurs de chicanes, ni envenimeurs de querelles. Jetés malgré nous dans la bataille, nous ne menaçons que les perturbateurs de l'ordre, les violateurs du droit, les agresseurs. Après la victoire, la primauté morale qui nous sera rendue tournera au profit de tous, car nous n'userons de notre autorité que pour fortifier dans le monde le respect des idées nécessaires à une civilisation fraternelle.

Notre passé nous autorise à tenir ce langage. On nous croit sincères quand nous affirmons que nous nous sommes levés au nom de cet idéal, parce que toute notre histoire témoigne que nous en avons été

les défenseurs. Il n'est pas un petit enfant de la moindre école américaine qui ne sache qu'il nous doit son indépendance ; pas un citoyen de la libre République qui ne soit convaincu que nous luttons encore pour un objectif qui dépasse nos frontières, en champions-nés de toutes les grandes causes humaines.

L'apport des autres belligérants est justement apprécié. Leur loyauté n'est pas mise en doute quand ils affirment vouloir rétablir la justice entre les Etats. Mais soit dans leurs œuvres antérieures, soit dans leur attitude présente, ce désintéressement éclate moins.

Au sein de la mêlée où s'entre-choquent confusément beaucoup d'intérêts terrestres, ceux qu'on avoue et ceux qu'on tient cachés, la France est le pays qui attache le plus de prix aux considérations d'ordre élevé grâce auxquelles l'horreur de la guerre s'anoblit. Pour l'Anglais, par exemple, la lutte, même idéalisée par les problèmes moraux qu'elle soulève, n'est pas exempte d'un certain caractère de rivalité commerciale. Pour nous, elle a pris, comme naturellement, un aspect de croisade. Chacun de nos soldats n'en a pas, ou n'en a plus, l'entière conscience ; dans sa vie nationale, quel que soit l'état d'esprit religieux de ses représentants, c'est de ces hautes pensées que la France s'inspire. C'est là qu'elle va fortifier sa résolution de vaincre. Elle ne pourrait trouver d'autre argument pour justifier devant ses fils la prolongation des hostilités et pour obtenir d'eux l'accomplissement spontané de leur devoir.

Libre à quelques-uns de faire les matérialistes

et de dire : je ne crois qu'à ce que je vois. L'impulsion de leur race est plus forte en eux que leur volonté. Nous ne pouvons être les renégats de notre idéal qu'en discours ; par nos actes, nous en demeurons irrésistiblement les soldats. Et notre attitude donne un perpétuel démenti à nos paroles impies. Car c'est bien pour une idée que tous, libres-penseurs ou catholiques, nous nous battons : pour affirmer qu'au-dessus de la brutalité des canons, qui se voit, il y a, dans les rapports entre les hommes, une loi invisible de justice que nul ne peut transgresser. Quand un de nos Ministres, se réclamant des principes de 89, expose au Parlement des Etats-Unis les buts de guerre de la France, il fait applaudir le même langage élevé qu'un aumônier militaire apportait en même temps, au nom du Christ, dans la chaire de Montréal.

Même laïcisée, notre race reste pénétrée, dans ses fibres indestructibles, de l'influence spiritualiste que les longs âges de foi ont exercée sur elle. Nous croyons nécessairement à autre chose qu'aux forces de la matière : nous sommes une nation qui croit au droit.

Qu'après cela, ces hautes déclamations nous paraissent, par moment, vieillottes, rataplan de tambour crevé, phraséologie vide et vaine, à l'usage des orateurs qui sont loin de la tranchée : il se peut. Mais, nous avons beau poser aux désabusés, aux sceptiques, l'Amérique nous répond : « C'est pourtant cela que vous êtes, et que vous faites. Quand bien même, individuellement, vous seriez des hommes médiocres : collectivement, peuple prédestiné, vous ne pouvez vous soustraire à la

noblesse de votre providentielle mission. Votre défaite livrerait les nations à l'esclavage du plus fort. Votre chute serait une diminution générale de l'humanité. Vous ne disparaîtrez pas, car nous ne pouvons nous passer de vous. La destinée du monde dépend de votre fortune. C'est votre liberté qui le rendra libre. Et c'est pourquoi de notre or, de notre armée, de notre amour, nous vous soutiendrons, jusqu'au triomphe. »

\*  
\* \*

Impatients de se dédommager eux-mêmes de leur retard, ces nouveaux venus de la guerre sont décidés à ne pas nous laisser plus longtemps, selon le mot de Wilson, « le privilège du sacrifice ». Ils, feront tout pour alléger le poids de nos douleurs et arrêter l'épuisement de notre sang, qui fut déjà trop répandu. Ils veulent que nous sortions du terrible drame non seulement victorieux mais vigoureux, capables d'exercer encore une action mondiale qui rendra la civilisation plus respectueuse de la justice et plus éprise de concorde. Dans cette vue d'avenir, par gratitude comme par intérêt, ils nous prodigueront leurs soldats par millions, pour nous aider à vaincre, puis leurs dollars, par milliards, pour nous aider à revivre.

La rançon que l'Allemagne épuisée pourra nous offrir serait insuffisante à relever nos ruines : ces alliés opulents y ajouteront leurs indemnités volontaires, et sans limites. Ils ont commencé à nous les apporter, d'un geste qui voilait sa magnificence sous une délicatesse exquise, s'excusant de

donner beaucoup en prétextant que c'était trop peu : « Acceptez, ont-ils dit, pour vos blessés, pour vos orphelins, pour vos régions dévastées... Ce n'est pas un cadeau : c'est une partie de notre dette que nous acquittons envers vous. Ce paiement modique des services que vous avez rendus dans le passé ne fait d'ailleurs que vous mettre en mesure d'en prodiguer d'autres à l'avenir. Nous resterons vos débiteurs. »

\*  
\* \*

Nous voici donc redevenus la patrie d'avant-garde, celle à qui la confiance de ses alliés dresse, dès à présent, un piédestal dans le conseil des nations qui doit se fonder demain pour réédifier notre société en ruines.

Dans les ténèbres où se débat le monde, un grand dessein de la Providence s'entrevoit, auquel nous sommes appelés à collaborer en des heures exceptionnellement décisives. Un groupement nouveau des peuples se prépare autour de la France, exaltée par la commotion de la guerre, rendue plus sympathique à tous par ses douleurs comme par ses grandeurs. On attendra beaucoup de son action généreuse, en ce recommencement de l'humanité. On lui demandera de se faire la gardienne des principes de droit, de liberté, de fraternité, dont elle fut historiquement le missionnaire le plus vigilant et dont elle est encore l'apôtre le plus persuasif. Après avoir conduit derrière son drapeau dix pays sur le chemin des batailles, elle aura charge de les entraîner tous vers le vrai progrès, celui dont le Christ a mis la passion en son cœur pour qu'elle en

propage le désir dans tous les cœurs. C'est la France qui ouvrira les voies encore mystérieuses où s'engagera la caravane humaine, au sortir de notre affreux chaos. C'est grâce à son influence que notre siècle retrouvera l'espoir de voir s'accomplir un jour ses beaux rêves aujourd'hui cruellement déçus.

Ne tirons pas orgueil de cette vocation, qui date de quinze siècles et que les événements actuels confirment en la rajeunissant. Elle nous convie à un examen de conscience qui doit accroître notre dévouement, non pas notre vanité

Pour nous maintenir à ce rang redoutable, sans trahir l'espoir qu'on aura mis en nous, il nous faudra des vertus civiques égales à nos vertus militaires : le même zèle patriotique apporté à nos tâches de relèvement intérieur, un élan toujours aussi vif vers l'idéal qui nous a retirés de notre torpeur ancienne, une volonté persévérante de nous guérir des maux qui menaçaient notre âme. La situation éminente à laquelle nous serons conduits exigera de nous cet effort. A ce prix seulement, la France gardera sa place parmi les nations, provoquant par le don renouvelé de ses bienfaits le don croissant de leur sympathie.

De telles responsabilités sont lourdes à porter : elles peuvent déplaire à notre insouciance, gêner notre égoïsme. Mais c'est un immense bienfait que de les sentir peser sur nos épaules. Comment ne nous laisserions-nous pas séduire par l'ambition de devenir des fils dignes de notre race, artisans excellents de son œuvre sublime ?

Si Dieu a permis pour notre patrie cette fortune

imméritée et devant notre génération s'il a déployé ces perspectives émouvantes, ce ne peut être pour nous abandonner à nos incurables faiblesses qui, en achevant de nous perdre, précipiteraient l'humanité entière dans notre chute, au fond de l'abîme. Il a sans doute un autre plan. A notre horizon purifié, il se propose de faire briller ses clartés irrésistibles dont l'univers, les yeux sur nous, recevra le reflet sauveur.

Heureux ceux qui vivront dans un demi-siècle et verront la réalisation de ces grandes choses. Heureux plus encore, selon le mot du Maître, « ceux qui n'auront pas vu et qui auront cru ».

C'est la nuit qu'il est beau de croire à la lumière !

Dans la pesanteur des jours où nous sommes, que cette assurance de l'aube magnifique fasse descendre un premier rayon de joie en nos cœurs !

BLOUD et GAY, Éditeurs, 3, Rue Garancière, PARIS

Abbé THELLIER DE PONCHEVILLE

Aumônier Militaire

# DANS L'ÉPREUVE

:: :: Carême de Guerre :: ::

Prêché à Notre-Dame de Montréal

:: 25 février — 8 avril 1917 ::

La Leçon du Devoir — La Leçon de l'Épreuve

La Leçon de la Mort — La Paix et le Droit

:: La Fraternité — Vers la Résurrection ::

*Un vol. in-16 broché . . . . . 3 fr.*

## POUR CEUX QUI LUTTENT POUR CELLES QUI SOUFFRENT

VIATIQUE DE GUERRE

Les Dernières Prières de la Cathédrale — Le *Pater*

du Soldat — Notre Mère du Ciel — Les Mystères

Douloureux de la Guerre — Les Mystères Glorieux —

Pour Ceux qui meurent — Tristesses et Espérances

— Pour Celles qui souffrent au Foyer — La Mission

:: :: :: :: de la Croix-Rouge :: :: :: ::

*Un vol. in-16 broché . . . . . 1.50*

## La France vue d'Amérique

*Un vol. in-16 broché . . . . . 1.20*

**PRÈS DE NOS MORTS . . . 0.50**

**DIEU ET LA GUERRE. . . 0.50**

**AUX HÉROS DE VERDUN 0.50**

MAJORATION 20 %